

Chanoine Hervé CALVEZ

**LES PÈRES
DE LA PATRIE
AU
"BRO-LÉON"**

Presse Libérale - BREST, 4, Rue du Château

NIHIL OBSTAT

Quimper, le 6 Juillet 1935,

H. PÉRENNÈS,

C. d.

IMPRIMATUR :

Quimper, le 6 Juillet 1935,

P. JONCOUR,

V. G.

Diocèse de
Quimper & Léon
Ephéméride Quimper & Léon

Document numérisé en 2016

Chanoine Hervé CALVEZ

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

Les Pères de la Patrie au “ Bro-Léon ”



Imprimerie de la Presse Libérale
4, Rue du Château, 4 - BREST

DU MÊME AUTEUR

— MANUEL PAROISSIAL DE SAINT-LOUIS DE BREST. — Plaquette illustrée 3 fr.

— UNE VISITE A L'EGLISE SAINT-LOUIS DE BREST. — (Epuisé).

— SAINT HERVE (illustré). 5 fr.

— SANT HERVE, en breton (illustré) 5 fr.

— BRO-LEON SOUS LA TERREUR: *Deux prêtres bretons décapités à Lesneven en 1794* (illustré). 5 fr.

— LANGUENGAR. — *Notes sur la vie et la mort d'une petite paroisse* (illustré) 5 fr.

EN VENTE:

4, Rue du Château. — Brest.

Imprimerie de la « Presse Libérale du Finistère ».

TABLE DES MATIÈRES

Préface	7
---------------	---

I

AVANT SAINT POL

I. — L'émigration bretonne	11
II. — Saint Gouesnou	20
III. — Saint Guénaël	23
IV. — Saint Goulven	25

II

SAINT POL DE LEON

I. — Préparation providentielle	29
II. — Saint Pol en Armorique	40
III. — Saint Tugdual	47
IV. — Dernières années de saint Pol	50

III

APRES SAINT POL

I. — Nos Saints Irlandais	53
II. — Saint Hervé	58
III. — Nos derniers Saints	65

IV

LA VIE LITURGIQUE DE NOS SAINTS

I. — Origines de leur liturgie	67
II. — Divergences et conflits	69
III. — Comment nos Saints célébraient la messe	72
IV. — Comment nos Saints récitaient l'Office divin	78
V. — Comment nos Saints administraient les Sacrements	80

V

LA VIE ASCETIQUE DE NOS SAINTS

I. — Le monastère breton	83
II. — La règle monastique	86
III. — Les austérités de nos Saints	91

VI

Conclusion	95
------------------	----



Ce petit livre est offert au peuple fidèle de Bretagne, qui aime les vieux saints fondateurs de la petite Patrie, qui les honore d'un culte affectueux et confiant, et qui désire les connaître toujours plus.

Les savants, ceux qui ont tout scruté des origines de la Bretagne-Armorique et qui savent alléguer beaucoup de références à l'appui de chaque phrase, les savants ne verront pas ici un grand appareil d'érudition: délibérément il a été supprimé. Par contre, certains traits légendaires des *Vies de Saints*, composées au Moyen-Age, ont été conservés: il est parfois difficile d'établir un départ très précis de l'histoire et de la légende; le bienveillant lecteur le fera, s'il le veut. L'auteur, qui n'en est plus à son coup d'essai, se refuse à entrer dans des discussions étrangères à son dessein.

M. le chanoine Calvez, alors vicaire à Saint-Louis de Brest, avait publié deux monographies de « son » église paroissiale, et leur succès n'est pas épuisé. Depuis, il donna au public un *Saint Hervé* (aussitôt traduit en langue bretonne par un maître, M. Prigent) qui parut d'une rare nouveauté et qui laisse peu à glaner aux chercheurs. *La Vie et la Mort d'une petite paroisse: Languengar* suivit, travail précieux et très personnel où l'émotion va de pair avec l'érudition, vrai drame où la force se moque du droit opprimé. Puis un épisode de la Terreur: *Jean Habasque et Guillaume Petton, prêtres guillotins à Lesneven*, où les documents parlent d'eux-mêmes et retracent des deux bons prêtres des portraits vigoureux et si exacts. Une œuvre plus étendue, *Vie des grands Saints de Bretagne*, dont le magazine « Enfants de France » a donné plusieurs pages excellentes en primeur à ses lecteurs, témoigne d'une connaissance exhaustive des sources de notre histoire.

Le présent volume, *Les Pères de la Patrie au Bro-Leon*, ne se contente pas de reproduire tel quel le texte de la première édition, tant appréciée. Il corrige, surtout en précisant certains points et en utilisant les ouvrages récents. Il développe parfois. Il ajoute un chapitre complètement inédit, qui a tout l'attrait du « jamais vu ». Il est, à proprement parler, un ouvrage nouveau.

Certes, M. le chanoine Calvez a voulu rassembler, pour s'en inspirer, tous les livres qu'il a pu, sans négliger des manuscrits précieux connus de rares auteurs; et il s'attache à donner comme douteux ce qui lui paraît insuffisamment établi, comme certain ce qui, même controversé, doit être cependant accepté, comme hypothétique ce qui est résultat de déductions sans bases solides. Mais il n'écarter pas, pour autant, la tradition qui est une source sérieuse de l'histoire. Dans les légendes mêmes, il sait trouver la part de la vérité, et en tout cas le trait populaire qui peint le Saint tel que le Breton l'a aimé.

Car M. Calvez a voulu vérifier sur place ses documents. Il a suivi les traces de nos vieux Saints sur les routes d'Armorique, dans les ruines des monastères et des ermitages, dans les paroisses, les églises, les chapelles qui portent leurs noms. Il est allé chercher jusque dans l'île d'Inis et le Lanildut de la Severn britannique... le secret des origines et de la formation des émigrés qui ont créé les *plou*, les *lann*, les *loc*, les *tref* de nos *pagus* et de nos *kemeret*... Parce qu'il veut que les Bretons assurent leur dévotion sur des réalités.

Après tout, quelles gloires sont plus pures et plus douces que nos « Pères de la Patrie » ? Ils ont fondé notre race, et dans son fond elle reste à leur image. Il importe que leurs traits ne disparaissent pas et ne soient pas déformés dans la mémoire du bon peuple breton. Ils ont vécu parmi les souffrants de leur époque, il les ont aidés, ils leur ont appris les chemins du bonheur qui ne passe pas, ils les ont défendus contre les ennemis de leurs âmes et de leurs corps, ils ont été chefs du peuple, et ils ont été peuple. Ils sont tout près de nous toujours. Ils veillent à empêcher le divorce entre *Feiz* et *Breiz*. Une Bretagne sans Dieu, cela se conçoit-il ? Or, quand le danger presse cependant, quand le monde est mauvais, c'est dans ses origines qu'il faut que le peuple se retrempe et dans ses fondateurs qu'il faut qu'il se confie.

Œuvre d'histoire et d'émouvant respect, l'œuvre de M. Calvez est aussi, est surtout, un apostolat très avisé, le plus adapté qui soit au caractère breton. Il importe au salut public. Il faut lui souhaiter un très large succès.

René CARDALIAGUET.

Les Pères de la Patrie au Bro-Léon



Les Pères de la Patrie bretonne, ce sont les Saints bretons.

Nous allons donc parler de nos Saints.

Mais toute la Bretagne, c'est encore une étendue trop vaste pour notre dessein. Restons sur ce coin de terre où nous sommes : le Léon, qui fut, jusqu'en 1801, le diocèse de Léon.

Notre étude sera une esquisse, — oh ! bien incomplète et bien imparfaite, — de l'évangélisation du Léon.



Avant saint Pol

L'Émigration Bretonne

Presque tous nos Saints vont venir de Grande-Bretagne; il nous faut donc de toute nécessité jeter d'abord un rapide coup d'œil par delà la mer.

Au v^e siècle, les Bretons occupaient toute l'Angleterre actuelle, moins l'Ecosse et l'Irlande.

Les Romains, après avoir occupé la Gaule, avaient fait la conquête de la Grande-Bretagne, l'avaient sillonnée de voies... romaines, avaient bâti quelques villes, et là-haut contre les Pictes d'Ecosse, avaient élevé le fameux *Mur de Sévère*.

Les Romains ont possédé la Grande-Bretagne pendant trois siècles et demi.

Mais les Bretons ne se sont pas laissés assimiler aussi facilement que les Gaulois. Dans les villes ils se sont initiés à la culture romaine: simple vernis qui tombe bien vite au départ des Romains. Des monuments, quelques expressions ou racines latines, quelques villes qui sont comme des îlots au milieu d'une foule bretonne, c'est tout ce qui reste. Au v^e comme au i^{er} siècle, la Bretagne est *celtique*.

Les Bretons ont gardé leur langue, la langue bretonne qui est parlée encore chez nous.

Ils ont gardé leurs institutions, ils sont sous le régime du *clan*, de la *tribu*; toute la hiérarchie sociale est basée sur les liens du sang.

Enfin les Bretons sont chrétiens. Saint Gildas nous apprend qu'ils ont eu leurs martyrs; saint Alban, de Verulam, et les saints Aaron et Julius, de Caër-Léon (1). Il y avait trois évêques bretons au Concile d'Arles en 314 et plusieurs au Concile de Rimini en 359. Saint Hilaire, de Poitiers, exilé en Phrygie, dédiée aux évêques de Bretagne sont traités *De Synodis* en 358. Donc, au IV^e siècle, l'Eglise bretonne est déjà bien organisée et elle reçoit à ce moment un merveilleux accroissement par le renouveau et le développement de ses institutions monastiques.

*

**

Pourquoi donc les Bretons quittent-ils leur pays ? quelles sont les causes de l'émigration bretonne au V^e siècle ?

La première cause, la plus importante, est l'invasion des Saxons. Leur première expédition date de l'année 428. A cette date les Romains sont partis ; depuis 20 ans déjà toutes leurs garnisons ont passé en Gaule pour combattre les Barbares.

Les Bretons ont donc retrouvé leur indépendance, mais aussi ils sont seuls pour lutter contre les ennemis qui les entourent. Au Nord, les Pictes occupent l'Ecosse actuelle; à l'Ouest, les Scots qui occupent l'Irlande; et à l'Est, les Saxons, venus des forêts de la Germanie par les bouches de l'Elbe, se sont établis sur la côte orientale de la Grande-Bretagne. Comme

(1) C'est probablement cette ville qui a donné son nom au pays de Léon.

leur nombre augmente sans cesse, bientôt ils étendent leurs incursions à l'intérieur du pays.

Les Bretons luttent courageusement, mais ils sont trop divisés. Ce n'est que rarement, sous le coup de la nécessité, qu'ils s'unissent sous un chef suprême, et alors quelques victoires arrêtent pour un moment la marche des envahisseurs; — et puis voici que dans cet effort qui s'impose de tous les côtés à la fois, ils commettent la faute suprême d'appeler à leur aide les Saxons contre les Pictes et les Scots: c'est introduire dans la place le plus terrible de leurs ennemis. Bientôt, en effet, les Saxons se retournent contre leurs alliés, parviennent à les vaincre et promènent partout le fer et le feu.

C'est alors la désolation dont saint Gildas a tracé l'effrayant tableau: « *La main impie des Saxons propage d'une mer à l'autre un vaste incendie ; la flamme part de la côte orientale, ravage les villes et les champs, gagne de proche en proche toute la surface de l'île et ne s'éteint que lorsque sa langue rouge et terrible vient lécher les premiers flots de l'Océan occidental...* »

Les cités cèdent aux coups redoublés du bélier ; les citoyens, les prêtres, les évêques, sont enveloppés dans un cercle de glaives ou de flammes, sont ensemble frappés et couchés sur le sol. Et, spectacle affreux ! on ne voit partout que des murs renversés, des autels brisés, des cadavres coupés en pièces et couverts de sang. Pour ces cadavres pas d'autre sépulture que ces ruines horribles ou le ventre des bêtes féroces et des oiseaux de proie... Les anges cependant ont trouvé là des âmes saintes qu'ils ont portées de la terre aux cieux.

Quant à ceux que ces désastres ont épargnés, il y en a qui sont allés, poussés par la faim, tendre la main aux Barbares dont ils n'avaient à attendre qu'une servitude éternelle ou le massacre immédiat, — et c'était encore ce dernier sort le meilleur.

D'autres sont partis pour les pays d'outre-mer avec de grands gémissements; dans leurs barques, sous leurs voiles gonflées par le vent, à la place de la chanson des rameurs, ils chantaient ce psaume: « Seigneur, votre main nous a livrés comme des agneaux à la boucherie, votre main nous a dispersés à travers les nations » (1).

Tel est le tableau fidèle de l'invasion saxonne, tableau tracé par un contemporain: faut-il voir là l'origine de l'inimitié séculaire qui sépare les Bretons et les... Saxons ?

Ils partent donc, les Bretons, chassés de leur patrie, et où vont-ils ?

Il en est qui vont jusqu'en Espagne. Les Conciles de Lugo, de Braga, de Tolède, mentionnent des évêchés et des évêques bretons en Galice aux VI^e et VII^e siècles.

Mais la plupart abordent naturellement à la côte la plus proche, à la côte d'Armorique.

Quel est en ce moment l'état de la presqu'île armoricaine ?

Elle aussi a été occupée par les Romains. On voit des traces de leurs travaux dans les murs du Château de Brest, dans les camps romains et les relais qui bordent encore nos routes. Mais ils sont partis depuis

(1) Dedisti nos tanquam oves escarum et in gentibus persististi nos, Deus.

de longues années et les Barbares ont passé à leur tour sur la Gaule comme un torrent de fer et de feu.

Après eux, de l'Armorique gallo-romaine il ne reste à peu près rien. La plupart des habitants ont été massacrés, les cités et les villes ont été incendiées. C'est le désert aride, inculte; c'est le marécage qui s'étend à l'infini, ou bien c'est la forêt, — la grande forêt centrale, la fameuse Brocéliande des Chansons de geste, — qui, lentement, gagne jusqu'au bord de la mer.

Ça et là cependant, le long des voies romaines ou sur les bords des cours d'eau, quelques débris de population ont rebâti leurs huttes près des ruines de leurs antiques cités détruites.

Ces Gallo-Romains sont païens. Dans la légion des *Maures Ocismes*, chargés de maintenir la paix romaine dans la Civitas Ocismorum, y avait-il des chrétiens? Possible. Parmi les vétérans qui faisaient leurs exercices sur les glacis du Castellum de Gesocribate (Brest) quelques légionnaires portaient-ils dans leur cœur la foi au Christ? Nous savons que le christianisme avait fait de nombreuses conquêtes dans les rangs des soldats romains.

Nous pouvons le croire, mais nous ne pouvons le prouver. Jusqu'ici aucun texte, aucun monument, aucune découverte archéologique n'est venue démontrer que le christianisme avait pénétré chez nous au temps des Romains. Et si nous pouvons penser que quelques chrétiens passèrent en ce temps-là sur les voies romaines de notre pays, il paraît certain qu'il n'y eut pas à cette époque, dans le Finistère actuel, d'établissement chrétien organisé.

Ces Gallo-Romains parlent le latin vulgaire, qui

va devenir le roman puis le français. L'ancienne langue celtique ou gauloise a disparu à peu près totalement.

Comment se fait l'émigration bretonne ?

Elle ne se fait pas *tout d'un coup*, par concert préalable, après une délibération générale de la nation.

Elle se fait *peu à peu*, par *bandes successives*, par clans, par familles, par monastères, suivant les progrès de l'invasion saxonne. Les Saxons mirent deux siècles à s'étendre et à s'établir; l'émigration aussi dura de 150 à 200 ans, de 460 environ à la fin du VI^e siècle.

Voyez-les partir. D'une colline à l'autre le cri s'est fait entendre: *Ar Saozoun!*... Les femmes, à la hâte, ont dû boucler leurs fibules de bronze et d'émail, réunir quelques hardes et ramasser tout ce que la maison contient de vieilles monnaies, depuis les pièces de Trajan jusqu'aux misérables *minimi* de la décadence; les hommes ont pris leur épée à la garde d'ivoire; ils sautent à cheval; et tous partent en poussant devant eux leurs troupeaux. Les voici dans quelque petit port de la côte de Domnonée ou de Galles. On réunit fébrilement tout ce que l'on trouve de bateaux; tous s'embarquent au plus vite et à la grâce de Dieu... Les bateaux à fond plat — parfois c'est un simple berceau d'osier doublé de cuir, — permettent de passer par-dessus les bancs de sable et les rochers, d'aborder sur toutes les grèves et de remonter toutes les rivières.

Les voici devant la côte d'Armorique. Quel accueil vont-ils recevoir? — Le plus souvent, la côte est déserte; si le point où l'on aborde est occupé, on va un peu plus loin. Il n'y a pas de trace de con-

flit grave et sanglant entre les émigrants et les habitants du pays.

On s'établit donc, on se taille un domaine; les premières bandes ont dû naturellement rester là au bord de la mer, et les autres, arrivées successivement, pénétrer peu à peu à l'intérieur en faisant leur trouée dans la forêt.

Le territoire occupé par une bande, par un clan, forme le *plou*. Et voilà l'origine de nos Paroisses bretonnes. Dans le monde romain, la paroisse s'est calquée sur la *cité romaine*; dans le monde celtique c'est le clan, c'est la tribu qui sert de cadre.

Le Plou prend le nom du chef ou du saint qui l'a fondé. « Il n'est douteux pour personne, écrit M. Jourdan de la Passardière, que les noms ajoutés au nom générique Plou sont vraisemblablement des noms d'hommes, et en général les noms des saints qui ont apporté l'Evangile dans le pays après l'effondrement de l'occupation romaine » (1).

Les Plou représentent donc, en général, — il y a des exceptions (2) — *la première zone de l'occupation*. Il est impossible d'établir un ordre chronologique dans l'organisation des plou: il nous faudrait pour cela sur les émigrations successives des précisions que nous n'aurons probablement jamais.

Le Plou porte parfois le nom de *Gui*: ainsi Ploudalmézeau se dit en breton Guitalméze, et Guipavas se disait autrefois Ploupavas. Le Gui c'est l'agglomération, le centre, le bourg. Les Bretons ont pu prendre le mot comme la chose aux Romains: le mot,

(1) *Echo paroissial de Brest*, 14 Avril 1907.

(2) Comme Plouarzel, Plouzané, etc..

qui viendrait de *vicus*, et la chose, car avant l'occupation romaine, les Bretons n'avaient ni ville, ni bourgade, et vivaient de la vie pastorale (1). — Ces émigrés chrétiens ont évidemment des prêtres avec eux, et ce n'est que plus tard qu'arrivent les moines; ils représentent la *deuxième zone de l'émigration*. Ils arrivent le plus souvent constitués en monastères. Ils vont former les *Lann*.

Ceux-ci ne semblent pas poussés hors de leur pays par les Saxons; la plupart viennent du pays de Galles, que l'ennemi n'a jamais pu dominer complètement. C'est une pensée d'*ascétisme* et d'*apostolat* qui les guide: quitter la patrie pour l'amour du Christ, c'est l'immolation suprême; et la quitter pour convertir les païens, c'est ajouter au sacrifice le mérite de l'apostolat.

Mais il y en aura, parmi ces exilés volontaires, qui voudront rester solitaires, qui n'agiront que par pur ascétisme, qui s'enfuiront lorsque des foules trop nombreuses s'assembleront autour de leurs cabanes. Ce sont les ermites qui vont fonder les *Loc*. — Le plus souvent, *Lann* marquera un monastère, et *Loc* un ermitage.

Nous avons aussi les *Tref*: Trébabu, Tréflez, Tréglonou, etc... Les *tref* sont des agglomérations secondaires dans le plou, qui ont formé plus tard des paroisses.

Il y a dans le Léon 27 Plou, 6 Gui, 9 Tref, 15 Lann, 6 Loc; ajoutez-y les 14 paroisses qui portent le nom du saint sans aucun préfixe et vous aurez un total de

(1) Les mots Plou, Gui, Loc, viennent des mots latins Plebs, Vicus, Locus.

78 paroisses, sur la centaine que compte le Léon, dont l'origine est clairement marquée dans le nom même qu'elles portent. (1)

A ces vues générales sur l'émigration et l'établissement des émigrés en notre pays, l'histoire ajoute des précisions.

D'abord sur trois familles de Saints: les familles de saint Gouesnou, de saint Guénaël et de saint Goulven; puis sur une émigration importante qui précède et prépare l'arrivée de saint Pol.

Nous n'avons pas l'intention d'établir un ordre chronologique rigoureux entre ces diverses émigrations.

1) On sait que nos ancêtres sont venus surtout du pays de Galles. Mais c'est en Cornouaille anglaise que la plupart de nos Saints prirent la mer pour venir en Armorique, ainsi que le montrent clairement les travaux si appréciés de M. le Chanoine G. H. Doble.

II

Saint Gouesnou

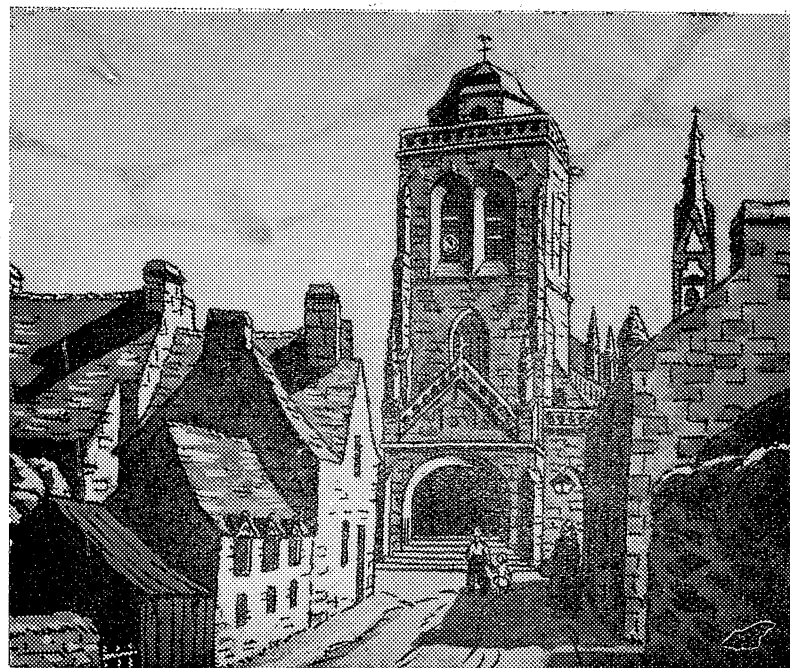
La Vie de saint Gouesnou, — considérée par les savants comme l'une des plus sûres, — nous raconte l'arrivée de sa famille en Léon.

Le chef de clan — *le pentiern* — TUDON, avec toute sa famille, avec ses clients et ses nombreux serviteurs, aborde sur cette langue de terre située entre les vastes estuaires de l'Aber-Wrac'h et de l'Aber-Benniguet.

Ils n'y arrivent pas les premiers, car le Plou est déjà constitué et s'appelle le *Ploudiner*, d'où sortirent plus tard Lannilis et Landéda. Nul doute que s'ils avaient été les premiers occupants, le Plou se fût appelé Plou Tudon.

Gouesnou, nous dit la *Vie*, a perdu sa mère. A-t-elle été victime des Saxons? Peut-être. Ce qui est sûr, c'est que Tudon, en s'embarquant avec ses fils, MAJAN et GOUESNOU, avec sa fille TUDONIA, a pu emporter assez de richesses pour avoir à les distribuer aux pauvres de Plou-Diner, quand tous les quatre auront la vocation d'ermite.

Et cette pensée leur vint, semble-t-il, assez peu de temps après leur débarquement. Sous quelles influences? — Le récit hagiographique ne nous le dit pas. On a cherché une explication dans la difficulté de s'établir au milieu des autochtones, qui auraient opposé de la résistance. Cette résistance est bien problématique et il est plus simple de se contenter de la cause qui conduit encore de nos jours tant d'âmes dans la solitude: l'appel divin.



Locronan

Après s'être dépouillés de leurs biens, ils se séparent.

Le père, Tudon, bâtit son oratoire dans le Ploudiner, en un endroit qui porte son nom, Loc-Tudon, devenu Loctunou ou *Lothunou*, près du manoir de Kerdrel, au bord de l'Aber-Benniguet, en Lannilis.

Plus tard il dut quitter cet ermitage pour aller construire un autre près du monastère de son fils, Gouesnou : il y a sur la route de Brest à Guipavas le *Coatudon* et la chapelle de *Saint-Tudon*.

Le fils aîné, Majan, se contente de traverser la rivière. Sur la rive gauche il élève sa logette, près d'un ancien ouvrage romain appelé Castel Collob — aujourd'hui Castel-Houloup ou *Castellouroux*, en Plouguin — à l'endroit marqué encore maintenant par la chapelle de *Loc-Majan*, et par une belle fontaine au bord de la route qui va de Tréglonou à Ploudalmézeau. Mais plus bas, sur la côte, près de Kersaint, il y avait aussi autrefois une chapelle en l'honneur de saint Majan, et le fameux château de *Trémazan*, tout proche porte aussi son nom.

Nous savons peu de chose de Tudonia. On nous dit seulement qu'elle s'enfonça vers l'est dans la forêt Douna — la forêt la plus profonde — et s'établit dans le Plou Abennoc devenu *Plabennec*, puis plus tard dans la paroisse du Lann-Beluoc, devenu *Lambézellec*.

Gouesnou, le second fils de Tudon, descend plus bas sur la lisière de cette même forêt, à quelque distance de Brest, et bâtit son ermitage. Le prince Conomor, en chassant, découvre un jour le bon solitaire et se lie d'amitié avec lui. Gouesnou lui confie son désir d'avoir un monastère, un *lann*, et le prince aussitôt lui offre autant de terres qu'il en pourra

clore de fossés en un jour. Le don, semblait-il, n'était pas très généreux. Mais voici que Gouesnou s'arme d'une fourche, se met en route en la traînant à terre et, à mesure qu'il avance, la terre se lève de chaque côté de la ligne tracée et forme un gros talus. Il marche ainsi, dit la *Vie*, environ deux lieues de Bretagne et délimite un carré de 800 mètres de côté. Ce seront les limites de son *Minihy*.

Aujourd'hui encore, le jour du pardon de l'Ascension, c'est autour des limites de ce Minihy, fidèlement gardées par la tradition, que se fait la procession de la Troménie — (Tro-Minihy) — de saint Gouesnou.

Il vécut là longtemps au milieu de ses moines, dans la mortification et la prière. Puis un jour on vint le prendre pour en faire un Evêque de Léon.

Il mourut lors d'une visite qu'il faisait à un monastère de Quimperlé.

La paroisse qui s'est formée autour du monastère de saint Gouesnou s'est appelée durant tout le Moyen-Age *Lanngouesnou*. L'église actuelle, qui date du commencement du XVII^e siècle, comme la fontaine monumentale toute proche, (1607-1613-1615), est une des plus belles de la région.

III

Saint Guénaël

L'histoire d'une autre famille bretonne nous fait entrevoir sur la terre de Léon l'un des grands apôtres de la Cornouaille, le fondateur de l'abbaye de Landévennec, saint GUÉNOLÉ.

A quelques lieues au sud de Ploudiner, sur le territoire où plus tard saint Rivoaré établira son *lann* et qui s'appelle aujourd'hui Lanrivoaré, vivaient Romélius et sa femme Loetitia. Ces noms pourraient faire croire qu'il s'agit de Gallo-Romains. Il n'en est rien. Un certain nombre de Bretons, dont les familles avaient été mêlées au monde romain durant l'occupation, portaient des noms latins, comme le grand apôtre de Léon lui-même, *Paulus Aurelianus*; d'ailleurs, Loetitia n'est que la traduction du breton *Levenez* (joie). Romélius et Loetitia avaient un enfant qui, lui du moins portait un nom aussi breton que possible, *Guenaël*, l'Ange blanc.

Or un jour l'enfant, âgé de sept ou huit ans, jouait dans la cour de la maison paternelle, quand vint à passer saint Guénolé avec quelques-uns de ses moines. L'Abbé était en expédition évangélique, peut-être en tournée de recrutement pour son école de Landévennec; il suivait la voie romaine qui passait par Lanrivoaré.

Il voit l'enfant et, sans autre préambule, sous l'empire de sa préoccupation, lui pose cette question :

— Très doux fils, veux-tu venir avec nous? Veux-tu venir servir Dieu dans notre monastère?

— Très bon père, répond aussitôt l'enfant, c'est

mon plus ardent désir, je suis prêt à faire tout ce que tu m'ordonneras pour le service de Dieu ».

Et sans retourner à la maison, sans même faire ses adieux à son père et à sa mère, Guénaël veut suivre immédiatement saint Guénolé. Mais l'Abbé, ravi de sa générosité, le conduit alors à ses parents et, avec leur consentement, l'emmène au monastère de Landévennec, où il sera un jour le successeur du fondateur.

Laissons saint Guénolé passer en Cornouaille et revenons suivre une autre famille qui aborde en Léon.

IV

Saint Goulven

Venant de Grande-Bretagne, la barque qui portait Glaudan et sa femme Gologuen a été séparée par la tempête d'une flottille d'émigrants; elle est jetée au fond de l'anse qui borde le territoire de *Plou-Dider*, aujourd'hui Plouider.

Le rivage est désert et couvert d'une épaisse forêt. Les pauvres gens finissent cependant par découvrir une hutte; mais l'homme qui l'habite, craintif et dur, leur refuse l'hospitalité. Et c'est dans ce dénûment que Gologuen met au monde l'enfant qui sera saint GOULVEN. Glaudan cherche en vain un peu d'eau douce; il erre tout le jour dans les sentiers de la forêt; il s'égare dans les fourrés et le soir le retrouve près de Gologuen, incapable de soulager sa détresse. Il se jette alors à genoux et fait monter vers le ciel une prière ardente; Dieu l'écoute et fait sourdre à la distance d'un jet de pierre une fontaine qui s'appelle encore aujourd'hui la *Fontaine de saint Goulven*.

L'enfant grandit; un homme riche et craignant Dieu, nommé Godian, le prit en affection, s'occupa de son éducation et pensait le faire héritier de ses grands biens.

Mais Goulven entendait une autre voix qui l'attirait vers la solitude. Non loin de la fontaine que Dieu avait fait sourdre à sa naissance, il se bâtit une petite cellule pour prier et faire pénitence. Ce fut le *Pénity de saint Goulven*, dont l'emplacement est marqué par une chapelle qui s'appelle encore le Pénity. Là le jeune ermite s'enferma pour se livrer à ses macéra-

tions et chanter les louanges du Seigneur nuit et jour. Il n'en sortait que pour aller en procession et prier longuement à trois croix qu'il avait dressées dans la forêt, — on les retrouve encore aujourd'hui. Il n'avait qu'un seul compagnon de solitude et de pénitence, saint Maden, qui a laissé son nom au village de *Kermaiden*.

Tous deux aussi défrichent la forêt autour du Pénity et c'est ainsi que se forme peu à peu le domaine de saint Goulven, le *Minihy Sant Goulven*.

Et les émigrés bretons qui les entourent de plus en plus nombreux font comme eux : ils défrichent et creusent le sol de la vieille Armorique.

Ainsi fait ce jeune Ioncor — (devenu Joncour) — qui travaille tout auprès, sur le plou récemment fondé par le saint homme Enéour, le *Plou-Enéour* — Plounéour.

Un jour Goulven dit à son fidèle Maden :

— « Va trouver Ioncor, notre ami, et dis-lui de nous donner, en signe de bonne amitié, ce qu'il aura sous la main quand tu l'aborderas. »

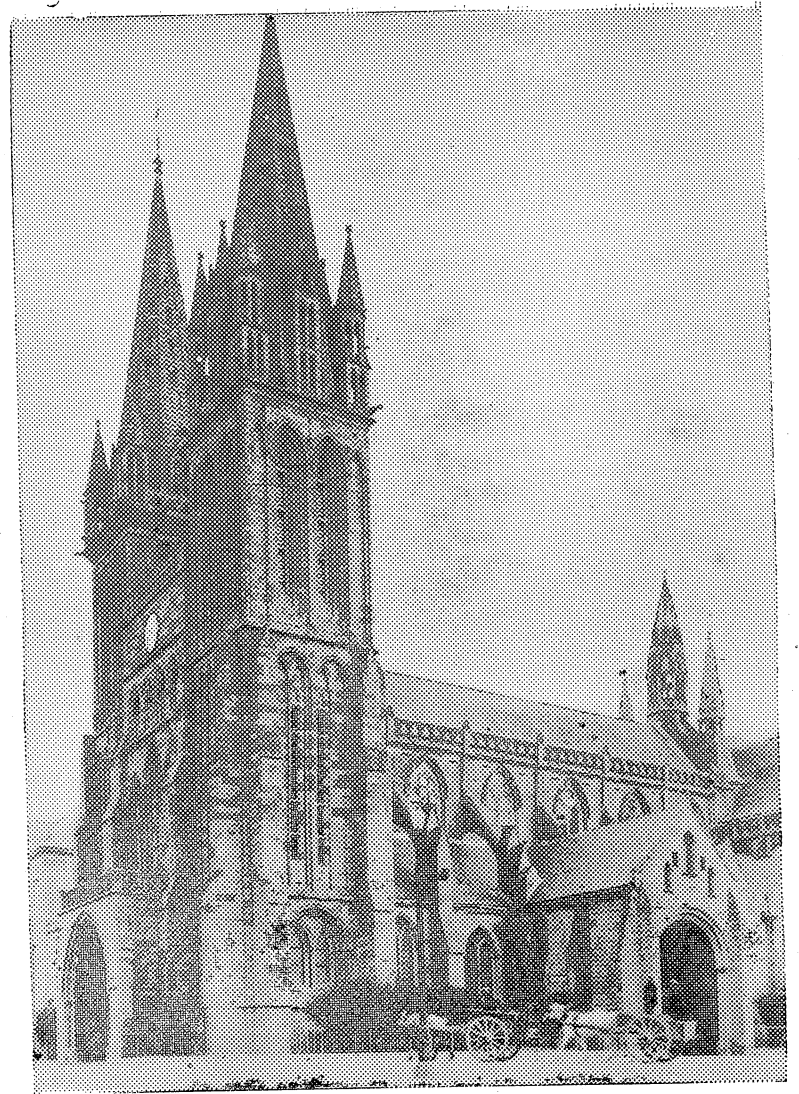
Maden court. Il trouve Ioncor défonçant la terre et conduisant sa charrue. Il lui transmet la demande de saint Goulven. Ioncor est fort embarrassé ; il n'a rien sous la main ! Tout à coup il se décide, fait le signe de la croix et prend, sous le soc, trois poignées de terre qu'il dépose dans le giron de Maden.

Celui-ci repart en hâte. Mais bientôt il lui faut ralentir le pas ; il sent sur sa poitrine un poids terrible qui l'opprime et fait craquer sa tunique. Il regarde : les trois poignées de terre sont devenues des lingots d'or.

Ainsi se transforme la terre d'Armorique sous la prière et le travail des Saints.

Le rayonnement des vertus de saint Goulven était tel que la voix unanime du peuple voulut en faire un Evêque de Léon ; il fut le second successeur de saint Pol. Mais il ne resta pas longtemps sur le siège de Léon. Les responsabilités l'effrayaient, la solitude l'attirait, et un jour il se démit de sa charge et s'en alla bien loin, dans un coin perdu du pays de Rennes, reconstruire un pénity et reprendre sa vie si rude, mais si aimée, d'anachorète. C'est là qu'il mourut.

Son corps fut inhumé dans la grande abbaye de saint Melaine, à Rennes, et c'est à grand'peine que ses fidèles du Léon purent obtenir une parcelle de ses reliques, que l'on vénère encore aujourd'hui en sa belle église de *Goulven*.



La Cathédrale de Saint-Pol-de-Léon

II

Saint Pol de Léon

I

Préparation providentielle

Ce n'est là que l'histoire de quelques familles, de petites bandes peu nombreuses: aucune d'elles n'a formé un plou.

La *Vie de S. Pol* nous fait assister à l'arrivée d'une véritable émigration et à son établissement sur la terre de Léon.

C'est le Cambrien Withur qui en est le chef (1). On ne peut préciser exactement la date de son arrivée. On sait cependant que c'est au temps de Childibert 1^{er} (492?-558) puisqu'il entre presque aussitôt en relations avec lui.

Withur aborde dans l'estuaire de l'Aber-Wrac'h, qui semble bien avoir été le principal point de débarquement des émigrés qui s'établissent dans le Léon. Géographiquement, d'ailleurs, il s'ouvre vers cette pointe de Cornouaille et vers cette mer d'Irlande d'où viennent les flottilles bretonnes.

L'un des chefs de tribu que Withur a sous ses ordres, nommé Telmedou, descend avec son clan vers

(1) Cambrie: nord du pays de Galles.

le sud et fonde le plou de Telmedou, aujourd'hui *Ploudalmézeau*.

Withur lui-même, avec les compagnons qui lui restent, s'avance vers l'est en suivant sans doute la voie romaine qui allait de Castel-Ac'h vers Morlaix. Tout le long du chemin, dans les immenses espaces qui restent encore libres, ses chefs de tribus se taillent des domaines. L'hagiographie ne nomme malheureusement pas les plou qui sont ainsi fondés. Mais on a dans ce rayon : *Ploudaniel*, *Plougar*, *Plougourvest*, *Plouzévédé*, *Plouénan*, *Plouvorn*. Il ne semble pas que les noms portés par ces plou soient des noms de Saints; du moins, la tradition n'a gardé aucune trace du culte qui leur aurait été rendu, pas plus que pour Telmedou, — peut-être sont-ils les noms des chefs qui marchaient avec Withur.

Celui-ci arrive à la rivière de Morlaix, fonde, au bord de la mer, un dernier plou, — le plou Meinin, c'est-à-dire le plou couvert de rochers, — qu'on arrive difficilement à identifier aujourd'hui, — et s'établit lui-même à *l'Île de Batz*.

Pourquoi à l'Île de Batz? — Sécurité plus grande peut-être: l'île est facile à défendre. Peut-être est-il attiré simplement par des constructions gallo-romaines qui pouvaient y subsister? Elles lui permettent d'installer plus confortablement les services de sa cour et d'avoir près de lui des copistes pour transcrire les Évangiles qu'il enlumine lui-même.

Sans nul doute, Withur n'a pas fondé tous les plou qui existent en ce moment dans le Léon, — il y en avait avant lui et qui restent plus ou moins indépendants; — cependant ceux qui ont été fondés par ses parents, ses clients ou ses amis, sont assez nombreux pour qu'il ait une autorité réelle sur tout le Léon.

Toutefois, cette autorité ne sera vraiment ferme, la principauté de Léon ne sera vraiment constituée, que lorsque l'organisation religieuse sera venue resserrer les liens entre les différents plou et constituer le diocèse de Léon.

Le cadre est déjà providentiellement préparé, l'organisateur va venir.

**

C'est un jeune moine, distingué et fervent, que la Providence a choisi. Il se prépare là-bas, au monastère de Lann-iltud, dans la solitude, la mortification et le silence, à sa mission de fondateur de l'Évêché de Léon.

POL AURÉLIEN naquit vers 480 dans la partie sud du pays de Galles, appelée aujourd'hui le comté de Glamorgan. Son père, Perphirius, était un chef de noble lignée qui avait de nombreux enfants. Le biographe nous a gardé les noms de deux frères de Pol, Notolius et Potolius, et d'une de ses sœurs, Sitofolla.

De bonne heure, Perphirius conduisit Pol, comme ses autres frères, au Monastère tout proche, sur un îlot, à l'embouchure de la Séverne, gouverné par saint ILTUD.

Arrêtons-nous un instant devant cette grande figure de moine, que les hagiographes appellent avec raison « *egregius magister Britannorum* » (1).

Il avait commencé par la carrière des armes; puis, attiré à la vie monastique, il avait bâti son monastère sur son propre domaine. L'éclat de ses vertus et de

(1) *Vita Samsonis*. — Le maître éminent des Bretons (*Vie de S. Samson*).

sa science lui attira bientôt un grand nombre de disciples, et les princes bretons tinrent à honneur de confier à son école, devenue célèbre, l'éducation de leurs fils.

C'est là que saint GERMAIN D'AUXERRE le rencontra au cours de la mission qu'il remplissait en Grande-Bretagne.

Le Pape Célestin (422-432), à la demande des Evêques et des Abbés de Grande-Bretagne, avait envoyé saint Germain d'Auxerre et saint Loup de Troyes pour combattre en ce pays l'hérésie pélagienne. Pélage était breton, et bien qu'il n'eût pas lui-même prêché son hérésie en son pays, ses disciples y avaient trouvé assez facilement un certain nombre de partisans. Arrivés en 429, saint Germain et saint Loup durent passer deux ans en Grande-Bretagne. C'est au cours de cette mission que saint Germain aida les Bretons à repousser une attaque des Saxons.

Aux jours de la Pâque de 430, les Evêques prêchaient chez une tribu bretonne quand les Saxons vinrent inopinément l'attaquer. Saint Germain avant d'être évêque, avait été comte romain et avait porté les armes. Il s'en souvint sans doute en cette circonstance, disposa habilement les troupes bretonnes et se mit en prière. Quand, au matin même du jour de Pâques, les Barbares commencèrent l'assaut, les Bretons les reçurent au cri de l'Alleluia et leur infligèrent une défaite complète. Cette victoire de l'Alleluia aida le saint à en remporter une autre sur l'hérésie, qui fut complètement extirpée.

Cette mission, — tous les documents, toutes les traditions le reconnaissent, — fut le point de départ d'un renouveau de vie religieuse dans l'île de Bre-

tagne. Mais si l'effort fait par ce saint Evêque eut une répercussion si profonde et si durable, c'est qu'il trouva des disciples généreux qui continuèrent son œuvre et, parmi eux, en première ligne, l'Abbé de Lann Itud. Aussi quand saint Germain revint en 447 et qu'il constata les efforts réalisés et les progrès accomplis, il voulut conférer lui-même la prêtrise au grand moine.

Quand saint Pol y vint, le monastère est en pleine prospérité: les moines sont nombreux, la ferveur est grande et tous, sous la direction du maître déjà vieux, font de rapides progrès dans la science et la vertu. Lann Itud est une vraie pépinière de Saints.

Saint Pol, en effet, a pour compagnons et pour émules ceux qui vont devenir les personnalités les plus marquantes de l'Eglise bretonne au v^e et au vi^e siècle.

C'est saint DAVID, qui va fonder le siège de Ménévie sur un âpre promontoire de la mer d'Irlande, dans un site écarté, sauvage, grandiose, mieux approprié à la vie contemplative des moines qu'aux nécessités d'un siège épiscopal. Il continua l'œuvre de vérité et de discipline de son maître et son action fut très puissante. Saint David demeure le grand saint national du pays de Galles.

C'est saint GILDAS, le Docteur et l'Historien des Bretons, qu'on a appelé parfois le Jérémie de la Bretagne.

C'est saint DUBRICE, qui fonde l'évêché de Landaff, au pays de Galles.

Puis ce sont saint SAMSON et saint LUNAIRE qui vont émigrer en Armorique comme saint Pol, et fonder, le premier, l'Evêché de Dol, le second, un grand

monastère à la place occupée aujourd'hui par la paroisse de Saint-Lunaire.

Au monastère, entre les exercices de piété, ces enfants n'étudiaient pas seulement les lettres divines et humaines, ils travaillent aussi des mains. C'est ce que nous montre une scène racontée dans la vie de saint Pol.

Le monastère était situé tout près de la mer, et la mer lentement envahissait le domaine et menaçait de tout engloutir. Un jour que la tempête avait été plus terrible et les flots plus menaçants, ses disciples vinrent prier saint Ilud de mettre enfin une limite à ses empiètements. Avec eux, le vénérable Abbé descend sur la grève, — c'était un jour de grande marée et la mer s'était retirée à mille pas. De son bâton abbatial il creuse un fossé dans le sable; David, Gildas, Dubrice, Samson, Pol, Lunaire et les autres dressent contre ce fossé une levée de terre; puis tous se mettent à genoux et le maître supplie Dieu d'imposer à la mer le respect de cette pauvre digue. Depuis lors elle ne l'a jamais franchie, et la terre ainsi gagnée sur la mer, labourée par les moines de saint Ilud, produisit les plus belles moissons.

C'est ainsi qu'ils se préparent à défricher les forêts et les landes d'Armorique quand la Providence les y aura conduits.

Pol Aurélien a grandi; sa ferveur et les miracles qu'il a déjà opérés lui ont gagné la vénération de tous ses compagnons. Et voici que ce jeune moine accompli demande à son maître la permission de *« se retirer au désert »*.

Il arrivait souvent, à cette époque, qu'après s'être

formés et aguerris dans les rangs des cénobites, dans la vie de communauté, beaucoup d'ascètes, désireux d'une perfection plus grande, assoiffés de mortifications plus austères, sortaient du monastère pour se livrer aux combats singuliers du désert. Ils se réfugiaient au fond des bois, dans les anfractuosités des rochers, ou s'enfermaient dans ce qu'ils appelaient « la dure prison de pierre », précurseurs ainsi et modèles de ces reclus du moyen-âge qui se faisaient emmurer solennellement dans leurs logettes.

Souvent ces ermites ne brisaient pas toute relation avec le monastère, ils voulaient simplement se livrer pour un temps, dans la solitude, à une contemplation plus intime et à des macérations plus accentuées. C'était comme une retraite plus complète et plus prolongée.

Et c'est bien le cas du jeune religieux que nous voyons sortir de la communauté de saint Ilud. Car peu de temps après son départ, quelques compagnons l'ont rejoint et son ermitage s'est transformé en monastère. — Afin de pourvoir à la vie spirituelle de ses moines, il reçoit à ce moment le sacerdoce.

C'est alors qu'un petit roi de Cambrie, nommé Marc, fait appel à ce jeune Abbé pour évangéliser son peuple, et, frappé de sa grande vertu, veut en faire l'évêque de sa principauté.

Mais c'est alors aussi que Pol, désireux de fuir les honneurs et les charges de l'épiscopat, et surtout docile à la voix intérieure qui le pousse au renoncement suprême, décide de quitter sa patrie et de s'en aller au pays d'Armorique, où il y a beaucoup d'âmes à convertir.

Avant de quitter avec saint Pol la terre de Bretagne,

jetons un dernier regard sur le monastère de Lann-Iltud, où il s'est formé.

Qu'est devenu ce coin de terre qui fut le berceau de tant de Saints ?

Longtemps, — pendant tout un millénaire, — il continua à accueillir les âmes qui venaient s'y élever dans le rayonnement du souvenir et des exemples du grand moine qui l'avait fondé. Puis le foyer, lentement, s'était éteint, et l'âme étant partie, les pierres elles-mêmes s'étaient dispersées.

Mais voici qu'en 1906, après trois siècles d'interruption, un nouveau monastère germe sur les ruines de l'ancien. Les moines sont revenus, — mais ce sont des *moines anglicans*.

L'Abbé, Dom Aelrède Carlyle, s'est donné la tâche de faire revivre l'idéal monastique dans l'Eglise anglicane. Il a trouvé quelques compagnons qui partagent sa foi et ses espérances. Etablis d'abord, en 1903, dans un domaine de lord Halifax, à Painsthorpe, dans le Yorkshire, ils ont appris à l'automne de 1905 que l'île Caldey, siège de l'antique monastère de saint Iltud, était à vendre. Conduits par la pensée qu'ils se rattachent, par-delà le christianisme romain, à la famille des vieux moines celtes, ils achètent Caldey le 20 juillet 1906. Ils s'y installent, s'y organisent, bâtissent et cultivent. Et surtout ils prient, ils gardent la règle rigide avec ce qu'elle a de plus pénible, le lever de nuit, le silence, le travail. Ce sont des âmes de bonne volonté en marche vers la lumière. C'est l'idéal bénédictin qui est vu, aimé, respecté, autant que possible réalisé.

On ne prie pas ainsi sans que Dieu réponde. On ne tend pas ainsi les âmes et les mains vers les Saints

sans qu'ils accourent. Ils sont là les Iltud, les Pol, les Samson et tant d'autres dont on ne saura jamais les noms; la terre elle-même, que creusent aujourd'hui ces moines du xx^e siècle, elle est restée imprégnée de prière et de pénitence, il en sort comme un parfum mystérieux, le « *bonus odor Christi* »... Ce sont les vieux Saints bretons qui conduisent doucement ces âmes vers la maison du Père.

Et cependant en ce moment ce qu'ils veulent c'est être des *Bénédictins anglicans*. — Bénédictins, ils le sont par l'habit, par la tonsure, par la règle, par la liturgie; ils ont tout pris à l'Eglise romaine, le bréviaire, le missel, les livres spirituels. — Ils demeurent anglicans par leur soumission loyale au primat de Cantorbéry.

Mais il y a là une incompatibilité, un conflit latent, une contradiction qui trouble déjà quelques-unes de ces consciences. C'est l'évêque anglican d'Oxford, Charles Gore, qui met à vif la contradiction. Nommé Visiteur de la communauté, il demande nettement aux moines de Caldey de revenir à l'usage exclusif du Prayer Book (1) et de la liturgie anglicane, de rejeter la doctrine de l'Immaculée-Conception et de l'Assomption de la Très Sainte Vierge et les pratiques de l'Exposition et de la Bénédiction du Très Saint-Sacrement.

L'Abbé réunit ses moines en Chapitre, leur lit la lettre de l'évêque, et leur demande d'écrire en secret leur avis sur ces questions. Quelques jours après, il les réunit de nouveau pour lire leurs déclarations

(1) Livre de prière anglais officiel.

qui sont à peu près unanimes, et la réponse suivante est adressée à l'évêque d'Oxford :

— « Nous sommes tombés d'accord qu'il nous est impossible en conscience de consentir aux demandes que vous nous faites. Si nous consentions ces sacrifices, nous voyons à l'évidence que notre vie de communauté contemplative sous la règle bénédictine deviendrait absolument impossible ».

Cette lettre était signée par l'Abbé, vingt profès, quatre novices et trois oblats, et datée du 19 février 1913.

Et cependant, — l'Abbé prend soin de le noter dans une autre lettre adressée à l'évêque, le 22 février 1913, — la conversion en bloc de la communauté n'est que la somme des conversions individuelles.

— « Il y a, écrit-il, la question de la conviction personnelle qui engage la responsabilité de chaque individu. Pour moi, j'ai décidé que je ferais mal en restant où j'en suis et j'ai cessé d'exercer les fonctions à l'autel. Chaque individu a atteint sa propre conclusion par sa propre voie et notre décision est commune seulement en tant que ce que nous faisons à titre individuel, nous avons résolu de le faire comme communauté ».

Et la lettre ajoutait :

— « La Communauté des Religieuses de Sainte-Bride, (*Sainte Brigitte*), dont je suis le Visiteur, fait partie de notre Congrégation et suit la même règle et les mêmes observances. Elles sont au courant de toute l'affaire et dans leur Chapitre ont décidé dans le même sens que nous-mêmes. C'est ainsi que les deux Communautés de Caldey et de Sainte-Bride ont résolu de demander leur admission dans l'Eglise ro-

maine... Et nous ferons notre soumission à l'Eglise romaine parce que nous en sommes arrivés à croire qu'il ne peut y avoir aucune forme de Catholicisme organisé et stable en dehors de l'union avec ce Siègne dont nos ancêtres furent arrachés... Je suis sûr que nous ne regretterons jamais que Dieu nous ait conduits à la vie plus large et plus pleine de l'Eglise catholique romaine ».

En même temps qu'il écrivait cette lettre à l'évêque d'Oxford, l'Abbé écrivait aussi à Dom Bède Camm, Bénédictin anglais de Maredsous, converti lui-même de l'anglicanisme, le priant « de venir à leur secours ».

Bientôt les cérémonies pieuses, toutes pleines de joies intérieures, se succèdent: abjurations, baptêmes, premières communions, confirmations; 22 à Caldey, 34 à Sainte-Bride.

Et c'est l'évêque de Ménévie, le successeur de saint David, qui les préside ou les accomplit. Il apparaît comme le trait d'union vivant qui soude le présent au passé, comme l'expression visible de l'action invisible des Saints.

Ainsi a fleuri, en l'an de grâce 1913, l'antique Monastère de Saint-Ilud (1).

(1) En 1928 les Bénédictins anglais convertis ont quitté Caldey pour aller s'établir dans un autre monastère d'Angleterre. Sur le désir du Pape, ce sont les Trappistes qui les ont remplacés. Et c'est un Abbé breton, le T.R.P. dom Anselme Le Bail, qui, le 2 Janvier 1929, installa solennellement le nouvel essaim religieux à Caldey. Les nouveaux moines de Notre-Dame de Caldey venaient de l'abbaye de Forges, à Chimay, en Belgique, dont le T.R.P. dom Anselme Le Bail est Abbé.

Le R.P. dom Corentin Guyader, de Plomelin, alors prieur de Thymadeuc, avait préparé sur place la substitution. Il a été depuis élu abbé de Melleray.

II

Saint Pol en Armorique

C'est vers 512 qu'il faut placer le départ de saint Pol pour l'Armorique. Il ne s'embarque pas précipitamment; il choisit tranquillement ses compagnons et prépare tout pour le départ.

La troupe qu'il emmène est nombreuse.

Il y a d'abord 12 prêtres, — nombre mystique qui rappelle la première communauté chrétienne, la communauté du Christ et des Apôtres, nombre qu'aimaient à réaliser les monastères d'Irlande et de Bretagne qui essaïmaient: ainsi saint Briec, saint Tugdual, saint Colomban, et beaucoup d'autres auront 12 compagnons, ou 72 qui rappellent les 72 disciples.

Le biographe de saint Pol donne les noms de ces douze prêtres; nous en rencontrerons quelques-uns sur notre chemin. « Tous, dit-il, ont été célèbres par leurs vertus et ont mérité d'avoir des églises sur leurs tombeaux ou sous leur patronage ». En effet, nous retrouvons ces noms dans les litanies du Missel de saint Vougay, et plusieurs de nos paroisses les portent encore.

Il y a aussi 12 laïques, tous de noble lignée, neveux ou cousins de saint Pol, qui viennent avec leurs serviteurs.

C'est donc tout son monastère que saint Pol entraîne avec lui; puis des parents, des amis, chefs et guerriers, qui, désireux eux-mêmes de s'établir en Armorique, auront pour première tâche de protéger l'établissement du monastère. Saint Pol, quittant sa terre natale, nous apparaît à la fois comme chef de

monastère et comme chef de clan. Déjà se révèlent ces dons d'organisateur qu'il va déployer bientôt.

La flottille qui portait saint Pol et ses compagnons prit terre à l'*Ile d'Ouessant*, dans une baie que le biographe appelle Portus Boum, le Port aux Bœufs, aujourd'hui encore en breton Pors an Eujen.

Sans rencontrer aucune résistance, aucune difficulté, saint Pol établit son lann près d'une belle source, élève un petit oratoire avec un autel en pierre, et tout autour ses moines bâtissent leurs petites chaumières (*tuguria*). C'est le premier Lann Pol, le *Lampaul* d'Ouessant; c'est aujourd'hui encore le nom porté par le bourg de l'île; et la baie qui s'étend devant Lampaul s'appelle aussi *Porspaul*.

Saint Pol cependant ne reste pas longtemps à Ouessant. Une voix d'en-haut lui crie: « Ce n'est pas là le lieu que la Providence t'a destiné. Une autre terre t'attend où tout un peuple sera par toi instruit, conquis à la foi et sauvé ».

Laissant donc quelques moines à son premier monastère, le saint, avec les autres, s'en va vers le continent. Il aborde à *Melon*, (ou à Portsall), près d'un rocher appelé *ar Marc'h du* (le Cheval noir). Puis il établit son nouveau monastère dans les bois qui couvraient au nord le Plou de Telmedou, c'est le deuxième Lann Pol, le *Lampaul-Ploudalmézeau*.

Les laïques qui faisaient partie de l'émigration, s'établissent ça et là. L'un d'eux, Wivehinnus, va fonder le plou qui porte son nom, *Plouvien*. Un autre, Wirnian, va fonder *Plouguerneau*. Un autre encore, appelé Pierre et cousin du saint, s'établit assez près du nouveau lann, dans le plou de Telmedou, donne son nom au village qui, aujourd'hui encore,

s'appelle *Kerber*. Il fonde peut-être ensuite le petit monastère de *Lamber*, et il n'est pas sûr qu'il ne soit pas le patron de Ploudalmézeau qui, de toute antiquité, a eu saint Pierre pour patron.

C'est là, près de ce second monastère, qu'arriva à Jaoua, l'un des moines, une piquante aventure. Il avait demandé à se retirer au désert, et à quelque distance, au plus épais des fourrés, il avait construit son ermitage. Mais il avait compté sans un vieil hôte de la forêt, un buffle, que ce voisinage mit en fureur. Pendant que Jaoua chantait avec ses frères les louanges du Seigneur, le buffle, d'un coup de corne, jeta par terre la logette faite de branchages et de gazon. Jaoua la rebâtit, mais le buffle de nouveau la démolit. Quatre fois le Breton têtù rebâtit sa cabane et quatre fois le buffle, aussi têtù, la renversa. Alors, déconcerté sans doute, Jaoua fit appel à saint Pol.

— « Cède-moi ta cabane, lui dit le maître, et prends la mienne ».

Et le soir, quand la bête vit le saint à genoux devant l'ermitage, elle vint se jeter à ses pieds semblant implorer son pardon; d'un grand signe de croix saint Pol la renvoya dans la forêt profonde et nul onques ne la vit.

C'est ici qu'il faut placer une autre émigration qui ressemble à celle de saint Pol. Elle vient aussi de Cambrie et a pour chef laïque Carenkinal, un cousin du saint, et pour chef religieux, le pieux Abbé Artmaël, devenu Arzel ou Armel.

Débarquée à l'Aber-Benniguet, la troupe très nombreuse — une multitude, dit l'hagiographe, — se di-

rige vers le sud. Saint Pol y a déjà jeté les fondements d'un petit monastère qui va s'appeler le *Lann Pol Plouarzel*. C'est près de là que se fixent les nouveaux émigrés en un plou qui prend le nom du chef religieux, c'est *Plouarzel*.

Saint ARZEL resta peu de temps dans le plou qu'il avait fondé. Chargé par saint Pol et Withur d'une mission près de Childebert, il reçut de ce dernier un domaine, près de Rennes, où il fonda un monastère — c'est la paroisse actuelle de *Saint-Armel*. Puis il s'enfonça dans la forêt de Brécilien, convertit les païens qu'il y rencontra, fonda avec eux un nouveau plou, c'est *Ploermel*, et termina ses travaux apostoliques en Cornouaille où nous avons *Ergué-Armel* et de nombreuses chapelles portant son nom.

Après un séjour assez prolongé dans son second monastère, saint Pol, en vue d'organiser son apostolat, cherche à rejoindre le prince qui gouverne le pays. Il a sans doute entendu parler de Withur au plou de Telmedou et c'est vers lui qu'il se dirige en suivant la voie romaine par Tréglonou, Kérilien, Lanhouarneau, Berven (1). Un porcher qui mène son troupeau à la glandée dans la forêt lui apprend qu'il est à l'île de Batz.

En s'y rendant saint Pol rencontre l'oppidum romain, aux murs de terre encore très élevés, « château d'antique structure » dit le biographe, qui va devenir le *Castel Pol* ou *Saint-Pol de Léon*.

(1) M. le chanoine Abgrall et M. Jourdan de la Passardière croient que saint Pol passe d'abord par Plouguerneau qui serait le *Plou Meinin* dont nous avons parlé. Il y a là, en effet, la chapelle de *Prat Pol*, près de trois fontaines que saint Pol fit jaillir.

En y entrant il aperçoit d'abord une belle fontaine, à l'eau abondante et limpide. Il la bénit au nom de la Sainte Trinité: c'est aujourd'hui la Fontaine de *Lenn ar Gloar*. Les seuls habitants qu'il trouve ensuite sont une laie allaitant ses marcassins, un essaim d'abeilles dans le creux d'un arbre, un taureau sauvage et quelques autres bêtes du même genre. Avec cette puissance que Dieu donne à ses Saints, il bénit ces animaux qui s'adoucissent aussitôt; la bénédiction porte toujours ses fruits, car les espèces bénies par saint Pol sont encore la grande richesse du pays de Léon.

Saint Pol rejoint enfin Withur à l'Île de Batz. Le prince est dans sa demeure qu'il appelle sa « Retraite secrète », il copie les Evangiles. Leur joie est grande de se trouver parents.

Pendant qu'ils échangent leurs impressions, un pêcheur survient qui a fait une pêche merveilleuse. Il tient d'une main un poisson de taille monstrueuse et de l'autre une cloche de bronze qui a fait sous les flots un long séjour. Pol l'examine, sourit et dit à Withur qui l'interroge:

— « Le roi Marc de Cambrie avait dans son logis sept jolies cloches au son très doux; quand je le quittai, je lui demandai une d'entre elles en souvenir. Il me la refusa et voici que la Providence me l'envoie, car c'est là l'une des cloches du roi Marc ».

« Cette cloche, ajoute Wrmonoc, le biographe, on l'appelle Hirglas, la Longue Fauve, elle est connue chez tous les peuples latins; grâce aux mérites du saint, elle a, par son application, guéri bien des maladies ».

C'est en 884 que l'hagiographe écrivait cela. Plus

de mille ans ont passé, la cloche existe toujours, toujours vénérée, dans la cathédrale de Saint-Pol.

Avec le concours de Withur, saint Pol commence son œuvre d'organisation chrétienne. Il y a un double travail à faire: des païens à convertir, ce sont les Gallo-Romains autochtones — à plusieurs reprises l'hagiographe parle de temples, d'idoles et de superstitions païennes que le saint dut détruire, — et la vie chrétienne des émigrés, mal établis encore, à régulariser et à fortifier.

S. Pol établit d'abord ses deux bases d'action: ses deux monastères de l'Île de Batz et de Castel Paol; il les fonda à ce moment, après avoir débarrassé l'île d'un horrible dragon, qui est resté son attribut iconographique.

De là il étend ses conquêtes et ses fondations; les Lann Pol se multiplient: ce sont *Lampaul-Guimiliau*, *Mespaul*, *Mouster-Paul* en Plougar, et *Kerpaol* en Kerpouan (aujourd'hui *Chapel-Paol*, en Plounéour-Trez).

Ses disciples, ses moines, toujours en union avec le maître, établissent ça et là leurs petites communautés ou leurs ermitages.

L'un d'eux, THÉGONNEC, — Toquonocus, dans le récit de Wrmonoc et dans les litanies de saint Vougay, — qui était le « maître des moines », sorte de prieur claustral, va au sud de Castel Pol fonder la paroisse de *Saint-Thégonnec* où s'élève aujourd'hui sur son tombeau le plus bel ensemble architectural de notre Léon. Un autre, Laouénan, laisse son nom à la paroisse de *Tréflaouénan*.

Malgré tout, les progrès sont lents et pénibles. Il manque au saint Abbé l'autorité voulue pour unir

et diriger toutes les forces chrétiennes, il lui manque le caractère épiscopal. Les chrétiens eux-mêmes, prêtres et laïques, en ont le sentiment et ils viennent avec Withur supplier saint Pol d'accepter l'épiscopat. Mais comme au roi Marc jadis, saint Pol répond par un refus formel: plutôt que d'accepter pareille dignité il quittera le pays.

Withur alors le charge d'une mission près de Chil-debert, et c'est là que, malgré ses protestations et ses larmes, on le décide enfin à recevoir la consécration épiscopale.

Il devient ainsi l'un des grands Abbés-Evêques auxquels la plupart de nos évêchés bretons doivent leur fondation, tels saint Tugdual à Tréguier, saint Briec à Saint-Brieuc, saint Samson à Dol. Il en a été de même dans toute l'Eglise celtique, en Irlande et en Pays de Galles comme en Bretagne.

La juridiction du nouvel évêque s'étendra sur toute la région soumise, au moins nominale, au prince Withur, c'est-à-dire de la rivière de Morlaix à l'Océan, en y comprenant, dans le sud, tout le bassin de l'Elorn jusqu'aux montagnes d'Arrée. Fondé ainsi vers l'an 530, l'Evêché de Léon gardera ces mêmes limites jusqu'à son rattachement au diocèse de Quimper au Concordat de 1801.

Evêque de Léon, saint Pol poursuit son labeur apostolique avec plus d'ardeur que jamais. Tous ces plou, tous ces monastères dont les fondateurs et les chefs sont ses parents ou ses moines, il les visite sans cesse. Dans les profondeurs des forêts, à travers les marais et les landiers, il poursuit les derniers restes du paganisme et ramène à la vraie foi les derniers groupes d'Armoricaïns non encore convertis.

III

Saint Tugdual

A ce moment saint TUGDUAL aborde aussi sur la terre de Léon. Fils d'un roi de Domnonée, il a embrassé de bonne heure la vie monastique (peut-être au monastère de Lann Iltud) et il arrive à la tête d'un monastère nombreux et bien organisé.

A-t-il été appelé par saint Pol lui-même, est-il attiré simplement par la renommée de ses vertus et de son apostolat, par le désir de l'aider ou de l'imiter? Nous ne savons. Ce qui est certain, c'est que les relations continuent d'exister entre les émigrés et la mère patrie; tous les liens — malgré les résolutions de renoncement absolu — ne sont pas brisés, et dans les monastères cambriens on continue à prier pour les frères qui sont partis et à s'intéresser à leurs travaux.

C'est dans l'anse des Blancs-Sablons, près du Conquet, qu'aborde la flottille de saint Tugdual, avec lui 72 religieux et un grand nombre de laïques et de serviteurs: la mère de saint Tugdual, Pompaia (Pompée), qui suivra son fils vers le Trégor et laissera son nom au village de *Trépompé* près de Morlaix; sa sœur, sainte Sève, dont le nom est encore porté par une paroisse voisine de Morlaix, la paroisse de *Sainte-Sève*; une pieuse veuve appelée Maëllhen, qui lave le linge et les habits des moines; etc...

Saint Tugdual établit d'abord son lann dans une jolie vallée, à une demi-lieue des Blancs-Sablons, dans le plou de Macoër, aujourd'hui *Ploumoguier*. Ce Macoër (il y a encore des Magueur, Maguer) pouvait être, comme Telmedou, un des compagnons de Withur ou de saint Pol. Le monastère fondé s'appelle le *Lann*

Pabu. Ce mot *Pabu* répond à *Pab*, *Papa*, *Père*, nom donné alors aux évêques et aux abbés des grands monastères. Ce nom est resté attaché plus spécialement à saint Tugdual, qui est appelé souvent dans les anciens actes *Pabu Tugdual*, *Pabu Tual*. Ce *Lann Pabu* est devenu désormais *Trébabu*. Si le monastère n'existe plus, les apôtres d'aujourd'hui peuvent cependant trouver là encore la solitude et le silence, la halte qui repose, au milieu des souvenirs des apôtres d'antan.

Withur est mort, sans doute, à cette époque, car c'est *Déroc'h*, fils de *Riwal* et second roi de la *Domnonée* armoricaine, qui confirme à saint Tugdual, son cousin, la possession de son *lann* du plou de *Macoër* et lui donne d'autres domaines au pagus *Daoudour*, — le pays entre deux eaux — le pays entre *Landivisiau* et *Morlaix*, compris en effet, entre l'*Elorn* et la rivière de *Morlaix*. Quelques moines de saint Tugdual fondèrent un petit *lann* plus au nord, le *Saint-Pabu* actuel.

Saint Tugdual ne resta pas bien longtemps en son monastère de *Trébabu*. Voyant que l'évangélisation était déjà organisée et même très avancée en cette contrée sous la direction de saint Pol, il traversa le *Léon*, et dans la vallée de *Trécor* il créa son grand monastère et l'évêché de *Tréguier*.

Quelques-uns de ses disciples reviendront cependant travailler et mourir dans le *Léon*.

Ainsi, saint *GUIREC* ou *KIREC*, surnommé aussi *GUÉVROC*, après avoir fondé un petit monastère à *Lanmeur*, se retira dans la solitude au bord de la mer au lieu qui porte aujourd'hui son nom, *Locquirec*. Puis, fuyant de nouveau le monde qui venait vers lui, il s'enfonça dans la forêt intérieure du *Léon* et bâtit

sa logette en *Ploudaniel*, au lieu qui s'appelle encore *Traon-Guévroc*, le *Val de Guévroc*. Mais il était écrit que saint Guévroc ne pourrait pas trouver la paix ici-bas : saint Pol, en parcourant son diocèse, découvrit sa retraite et voulut à tout prix le faire son conseiller. Il dut ainsi se rendre à *Castel Pol*. Il y mourut après avoir bâti une chapelle qui fut appelée *Notre-Dame du Kreisker* (*Notre-Dame* du milieu de la ville). Re-bâtie au *xiv^e* siècle, la chapelle de saint Guévroc fut alors dotée de cette merveilleuse flèche ajourée qu'on ne se lasse pas d'admirer.

Comme saint Guévroc, saint *MAUDEZ* était un disciple de saint Tugdual.

Né en Irlande, il vint peut-être en Armorique avec son maître ou, plus probablement, se mit sous sa juridiction au cours d'une émigration postérieure. Il prêcha dans toute la *Domnonée* avec grand éclat et grand fruit.

Plus de soixante églises ou chapelles ont été élevées en Bretagne en son honneur. Nous pouvons suivre sa trace dans le *Léon* par les chapelles de *Pleyber-Christ*, *Henvic*, *Sibiril*, *Cléder*, *Lesneven*.

A la fin de sa vie il séjourna avec quelques moines à l'embouchure du *Trieux*. On y peut voir encore sa cellule qui porte le nom de *Forn-Modez*, appelée ainsi (le *Four de Modez*) sans doute à cause de sa forme ronde.

La chapelle de l'Hospice de *Lesneven* a conservé longtemps dans un beau reliquaire d'argent, toujours existant, une relique insigne de saint Maudez.

IV

Dernières années de saint Pol

Tels furent les auxiliaires que la Providence envoya à saint Pol. Mais jusqu'au bout c'est lui qui reste le maître de l'œuvre.

Les années avancent cependant. Très vieux et très fatigué, le grand apôtre est obligé de se faire aider dans les fonctions actives de l'épiscopat. Pas longtemps !

C'est d'abord saint JAOUA, son disciple préféré, qu'il appelle. Après avoir travaillé du côté de Brasparts et de Daoulas, saint Jaoua se rendit à Saint-Pol. Mais il mourut prématurément à Brasparts et ses restes furent miraculeusement transportés près de Plouvien et ensevelis là où s'élève aujourd'hui la *chapelle de Saint-Jaoua*, dans laquelle on voit encore son tombeau. Un autre disciple, Tighernomagle, qui avait remplacé saint Jaoua, ne fit que passer.

Saint Pol essaya alors de gouverner seul de nouveau. Mais, au bout de quelques mois, il dut y renoncer et décida de résigner complètement et définitivement la charge de l'épiscopat. Il fit sacrer solennellement à Castel Pol, Ketomeren, un autre disciple. Judual, roi de Domnonée, vint assister à la cérémonie. Il vit le vénérable apôtre de Léon rendre la vue à un aveugle; frappé de ce prodige, le prince voulut lui faire un don royal, il lui accorda le territoire occupé par les paroisses de Saint-Pol, de Roscoff et de Santec, et ce fut là désormais le domaine, le *Minihy* de saint Pol, bien connu pendant tout le Moyen-Age.

Ses dernières années, saint Pol les passa dans la paix

de son monastère de l'Île de Batz. Aux derniers temps de sa vie, sa chair, nous dit son biographe, s'était en quelque sorte desséchée, ses mains étaient devenues translucides. Cette âme vaillante peu à peu se désincarnait. Il avait tout près de cent ans quand le Maître lui fit entendre l'*Intra in gaudium Domini tui* (1).

Arrêtons-nous devant la grande figure de saint Pol de Léon, notre apôtre, et regardons son œuvre. Par quatorze ans passés au monastère ou au désert, il prépare son apostolat, puis il se rend à la voix intérieure qui l'appelle au pays d'Armorique. Là, il fonde des monastères, des églises, des paroisses, il convertit les groupes païens qu'il y trouve encore, il détruit les restes du paganisme. Au milieu de l'agitation produite par de nouvelles bandes qui arrivent sans cesse, il organise la vie religieuse des émigrés; gardant pour bases de son action ses monastères, ces citadelles de forces surnaturelles où se forgent les âmes dont il a besoin, il est sans trêve par les chemins, il visite sans repos les monastères et les paroisses, y entretenant la ferveur et l'élan; il accepte tous les labeurs, tous les fardeaux pour le triomphe de l'Évangile. C'est vraiment l'Apôtre, c'est vraiment le chef, et la voix de ce peuple qui s'organise dans l'exil ne s'est pas trompée quand elle a fait de lui son Evêque; et nous, avec ceux qui l'ont élu, avec tous les siècles passés, nous continuerons à vénérer en lui le Fondateur de l'Evêché de Léon.

(1) Entrez dans la joie de votre Seigneur.



L'église de Saint-Thégonnec

III

Après Saint Pol

I

Nos saints irlandais

A la mort de saint Pol, le Léon est déjà couvert de monastères et d'ermitages, la plupart des paroisses sont fondées. A l'exemple et sous l'impulsion des moines, les émigrants ont déjà fait de larges trouées dans la forêt, ils ont défriché, leurs moissons s'étendent; ils s'enracinent eux-mêmes peu à peu dans ce sol dur qu'ils ont creusé et fécondé de leurs sueurs.

Le mouvement d'émigration s'est ralenti, il n'est pas toutefois terminé. Là-bas les Saxons sont établis et, s'étant taillé leur place, ont laissé leurs voisins plus tranquilles; les autres ont accepté le joug.

Les Saints qui débarquent au pays de Léon avec les derniers apports de l'émigration paraissent venir surtout d'Irlande. Saint Ronan, saint Sané, saint Sezni, saint Vougay, sont Irlandais.

Ont-ils passé par les monastères de Cambrie et du Pays de Galles avant d'arriver en Armorique? Ont-ils été entraînés par l'émigration des monastères bretons? — Pour plusieurs, c'est très probable; nous avons trouvé des Irlandais, comme saint Maudez et saint Guévroc, parmi les disciples de saint Tugdual.

Mais la plupart viennent, semble-t-il, directement

d'Irlande en Armorique. N'oublions pas le mouvement perpétuel qui relie les monastères d'Irlande, de Galles et d'Armorique. Ce n'est pas sans fondement que sa légende nous montre saint Guénaël passant 34 ans de sa vie à parcourir les îles d'Armorique, de Galles et d'Irlande où s'élèvent des monastères. De plus, nous approchons de l'apogée de l'expansion monastique irlandaise. Ceux qui arrivent en ce moment au pays de Léon obéissent aux premiers élans de cette passion d'apostolat qui va jeter les moines d'Irlande sur tous les rivages, ceux de Bretagne, d'Armorique, de Gaule, comme ceux des Hébrides, des Shetland et même d'Islande. Bientôt saint Colomban va conduire sur les bords du Rhin et dans les déserts de la Suisse les nombreux moines irlandais et gallois qui peupleront ses monastères de Luxeuil et d'Anney.

Nous pouvons remarquer aussi que la plupart de ces Saints Irlandais, la tradition nous les montre revêtus de la dignité épiscopale. Et il semble étrange que ces ermites, comme saint Ronan et saint Vougay, ces chefs de petits monastères comme saint Sané et saint Sezni, soient évêques.

Nous trouvons l'explication de cette étrangeté dans l'histoire de saint Patrice. Tous ces Saints, en effet, d'après leurs biographes, sont des disciples du grand apôtre de l'Irlande. Or l'histoire nous dit que saint Patrice, Breton d'origine, après avoir converti une grande partie de l'Irlande et avoir été longtemps seul évêque, organisa l'épiscopat pour continuer son œuvre. Il voulut placer un évêque à la tête de chaque tribu convertie ou en voie de conversion, et dès lors il dut consacrer un grand nombre de prélats. Beau-

coup de ces moines ordonnés évêques par saint Patrice, ou bien n'eurent pas de diocèse ou de tribu bien déterminée, ou bien renoncèrent à leur charge pour retourner à leur solitude. Et ce fut probablement le cas des Saints dont nous allons résumer rapidement la vie.

Saint RONAN débarqua à l'Aber-Iltud. La rivière porte sans doute déjà ce nom parce qu'un petit monastère, essaim venu peut-être de l'un des Lann Paul, a pris le nom du grand maître cambrien et s'est établi à l'embouchure de ce « hâvre ». C'est le Lann Iltud, *Lanildut* actuel.

Saint Ronan ne s'arrête pas à ce monastère, c'est un ermite, un amant du silence et de la solitude. Sur sa barque à fond plat il remonte la rivière. Il construit sa cabane dans la forêt qui la borde et s'enfuira plus loin lorsque sa piété aura attiré une foule trop nombreuse autour de son ermitage. Aussi son passage est marqué par des Loc — et non par des Lann. Nous avons d'abord *Lokournan-vian* (le petit Saint-Renan), sur la route de Saint-Renan à Lanildut, où l'on montre encore sur les rochers au bord de l'eau, *le lit de Saint Ronan*; puis nous avons *Saint-Renan* (en breton *Lokournan*, *Loc-Ronan*), antique cité ducale et royale qui s'est formée autour de la cellule de son saint Patron; et enfin nous avons *Lokronan*, en Cornouaille autrefois en pleine forêt de Névet.

C'est là que saint Ronan rencontra le Roi Grallon. Obligé de quitter son oratoire de Névet, saint Ronan s'en alla mourir entre Lamballe et Saint-Brieuc, dans un endroit qui s'appelle Saint-René ce qui sans doute, en breton, ferait un autre *Loc-Ronan*. Ses reliques furent miraculeusement transportées à *Loc-Ronan*,

Coat-Nevet. Son tombeau a été édifié dans la superbe église élevée en son honneur.

Saint SANÉ, dit Albert le Grand, fut donné par Dieu à saint Patrice pour parachever son œuvre. Après avoir travaillé en Irlande pendant bien des années, il songea que pour servir parfaitement le Seigneur il fallait tout quitter comme il le demandait. Il se démit donc de son évêché et vint aborder avec quelques moines à la pointe de *Perzell*, en *Plougonvelin*, pas loin de la pointe Saint-Mathieu. Il s'avança dans les terres, trouva quelques païens à convertir, fonda avec eux *Plouzané* (Plou Sané) et s'en retourna mourir en son Hibernie où il est encore en grande vénération.

Saint SEZNI, dit sa légende, fit avec saint Patrice le voyage de Rome, et collabora longtemps avec lui en Irlande. Puis il fut inspiré de Dieu de passer la mer et débarqua avec 70 religieux sur la côte de Kerlouan, fonda là son monastère, — c'est aujourd'hui *Guis-sény* (Guic-Sezni) — et y mourut très âgé. Ses reliques furent, dit-on, volées par ses compatriotes les Irlandais.

Saint VOUGAY (en breton Nougá, en latin Vius ou Bechevoeus), peut-être le *Viaud* de Cornouaille, débarqua à Penmarc'h et c'est, dit-on, en souvenir de son débarquement que le peuple a donné le nom de *Saut du Moine* à l'espace que le saint est censé avoir franchi d'un bond entre le récif de la Torche et le littoral de Kéritý-Penmarc'h. Vougay s'avança un peu dans les terres et vint établir son ermitage sur la paroisse actuelle de Tréguennec, là où se voit encore la chapelle toujours vénérée de *saint Viaud*. Puis il remonta vers le nord, établit un petit monastère à

Lanvéoc (Lann Véoc), puis un autre à *Saint-Vougay* où il mourut saintement et où l'on trouve aussi un village qui porte le nom de *Lann-Bechean* (Lann Bechevi). — Lanvéoc peut être le Lann de saint Vic.

C'est à ce moment, croyons-nous, qu'il faut placer l'arrivée de saint THÉNÉAN.

Il naquit en Grande-Bretagne et partit, jeune encore, pour l'Armorique. Sa barque pénétra dans le goulet de Brest et de là dans l'Elorn. Il établit son lann (Lann Tinidor) sur la rive droite de la rivière, en un lieu inaccessible, inculte, entouré de broussailles et de fourrés dans la forêt de Ploubevoas ou Guipavas, et en face, sur la rive gauche, il y avait la grande forêt de Talamon, toutes deux peuplées de bêtes sauvages. Bientôt de tout le Léon on vint vers le pieux solitaire, et, lorsque l'évêque mourut, le clergé et le peuple, d'une voix unanime, le supplièrent d'accepter l'épiscopat.

Il alla donc à Saint-Pol, mais revint souvent à son monastère et mourut Evêque de Léon, entouré de la vénération de tous.

On dit que Thénéan ou Tinidor était le fondateur et le patron de Landerneau. Le fondateur n'est-il pas plutôt *Saint Ternoc* (Lann Ternoc)? Il y a encore une ferme de ce nom près du Calvaire de Landerneau, et autrefois à Trégarantec on vénérât les reliques de saint Ternoc.

Le patron de Landerneau est saint HOUARDON. La légende nous le montre traversant la mer dans une auge de pierre; il devint Evêque de Léon, consacra l'église bâtie par saint Gouesnou, accompagna saint Hervé au Ménez-Bré et désigna saint Gouesnou pour son successeur.

II

Saint Hervé

Tous ces Saints, nous l'avons vu, sont des émigrés, tous sont venus d'outre-mer. En voici un qui naît et grandit sur la terre de Léon: c'est saint HERVÉ, l'Abbé aveugle. Il clôt la série des grands moines fondateurs de monastères et de paroisses en notre pays.

Son père, appelé Hoarvian, a quitté la Grande-Bretagne vers 515 ou 520. Mais au lieu d'aller tout droit en Armorique avec ses compatriotes, il monte jusqu'à la cour de Childeburt, roi de Paris. C'est que Hoarvian est un barde, un chanteur de fictions, dit le biographe, un créateur de poèmes et de chansons qu'il harmonise sur des airs nouveaux en s'accompagnant de la rote bretonne.

Pendant quelques années il fit la joie de Childeburt et de ses leudes, des familiers du palais et des étrangers. Il aurait pu rester à la cour, comblé de richesses et de plaisirs. Mais ce barde avait des ambitions plus hautes, il avait une âme d'ascète. Un jour donc il demanda à Childeburt congé de le quitter pour aller s'ensevelir dans un des monastères célèbres de son pays. Il voulut toutefois, en regagnant la Grande-Bretagne, passer par la Bretagne nouvelle.

Childeburt le combla de dons, le munit de lettres royales pour qu'il fût conduit et hébergé d'étape en étape et le recommanda à Conomor, le même que nous avons rencontré avec saint Gouesnou et que nous retrouverons tout à l'heure. Le chef breton avait ordre de fournir une barque à Hoarvian pour le ramener dans son pays.

C'est sans doute en allant, sous la conduite de Conomor, chercher cette barque à l'Aber-Wrac'h, que Hoarvian rencontra une jeune fille près d'une fontaine à Landouzan, — c'est aujourd'hui encore un village du Drennec, sur la grande voie romaine de Carhaix à l'Aber-Wrac'h.

Cette jeune fille s'appelait Rivanone et avait, elle aussi, la volonté de se consacrer à Dieu. Mais Dieu lui-même leur fit connaître à tous deux qu'il avait d'autres desseins sur eux, qu'ils devaient se donner l'un à l'autre et que d'eux naîtrait un fils qui serait un jour un grand saint.

Rivanone avait perdu ses parents et vivait avec son frère Rivoaré — qui, plus tard se livra à la vie cénobitique et fonda le *Lann Rivoaré*. — On le fit venir chez le chef de clan, nommé Malo, qui donnait l'hospitalité à Conomor et à Hoarvian, et avec son consentement, le mariage fut célébré et béni.

Hervé naquit de leur union. Il vint au monde aveugle. Peu après, Hoarvian mourut, laissant à Rivanone le soin d'élever l'enfant. La première enfance de saint Hervé se passa « au territoire de *Kéran* », en *Tréflaouénan*. « Lorsqu'il fut grandelet, dit Albert Le Grand, sa mère lui apprit sa créance et son Psautier, lequel, vers l'âge de sept ans, il savait tout par cœur et encore les Hymnes communes du Bréviaire ». Rivanone alors le confia à un saint moine, nommé Arzian, pour compléter son éducation, et elle se retira dans la solitude.

Hervé passa sept ans à cette école; puis il se rendit près de son oncle Urfol qui avait fondé un petit monastère et une école près de Plouvien. C'était près de là aussi que Rivanone s'était retirée et c'est avec le

désir de la rencontrer encore que son fils était venu chez Urfol.

Pour préparer l'entrevue du fils et de la mère, saint Urfol alla voir Rivanone. En partant il confia son humble logis à son neveu Hervé et recommanda à son guide, Guic'haran, de parachever le labour, lui laissant pour cela son âne. Le brave garçon fit bien comme on le lui avait dit et mena ensuite l'âne au champ. Mais là un loup, trouvant l'âne à son goût, le tua. Ce que voyant, Guic'haran, désolé, se mit à crier et à « forhuer » le loup.

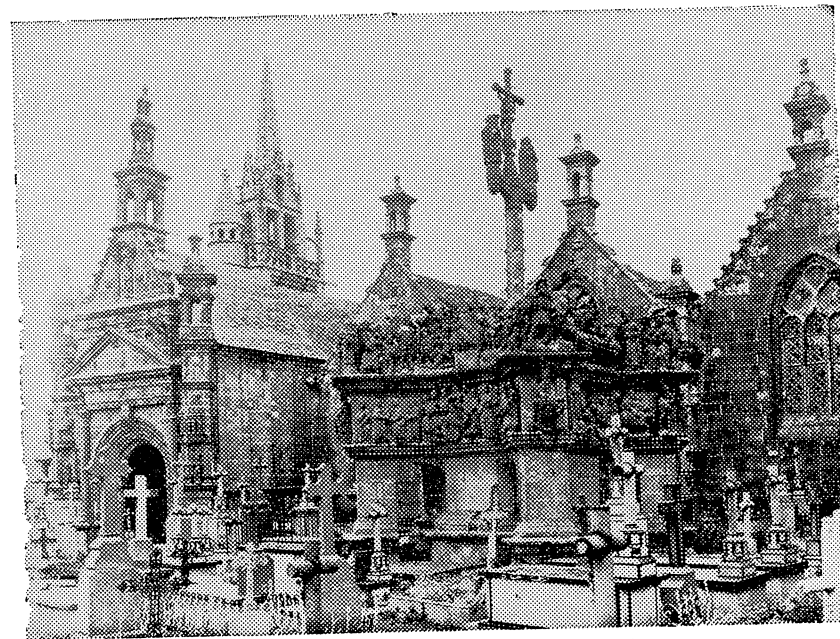
Saint Hervé, informé de ce qui s'est passé, prie avec ferveur et voici le loup qui revient « à grand erre », Guic'haran, craignant pour son maître, lui crie de fermer sur lui la porte de la Chapelle.

— « Non, non, lui dit saint Hervé, ne crains rien, il ne vient pas pour mal faire, mais pour réparer le tort qu'il a causé, prends-le et tu t'en serviras comme tu le faisais de l'âne ».

Et c'était merveille, dit le biographe, de voir ce loup vivre dans la même étable que les moutons sans leur faire aucun mal, traîner la charrue, porter les fardeaux et rendre tous les services d'une bête domestique. — Ce loup, avec son collier d'âne, est devenu l'attribut iconographique de saint Hervé.

Saint Urfol trouvait que le souci de ses moines et de ses écoliers le détournait de la contemplation ; il laissa donc son ermitage et son école à la direction de son neveu et se retira plus loin dans l'épaisseur de la forêt. Pendant trois ans, saint Hervé distribua son enseignement aux nombreux élèves accourus autour du jeune maître déjà célèbre.

Après avoir rendu les derniers devoirs à sa mère



L'église et le calvaire de Guimiliau

morte en prédestinée, saint Hervé songea à fonder ailleurs un autre monastère. Avant de partir, il voulut aller prier au tombeau de son oncle, mort dans sa solitude. A grand'peine, conduit par des porchers, il put le découvrir. L'oratoire avait été détruit par les fauves de la forêt; saint Hervé le rebâtit et sur ce tombeau s'élève aujourd'hui la *Chapelle de Saint Urfol*, en Bourg-Blanc.

Ce pieux devoir rempli, saint Hervé, avec sa troupe d'écoliers et de moines, s'en fut à Saint-Pol, où l'Evêque lui conféra les Ordres mineurs; par humilité, il ne voulut jamais être qu'exorciste.

Puis il se remet en route, désireux d'établir définitivement son monastère. Il marcha vers l'ouest.

— « Prions, disait-il à ses enfants, pour que Dieu nous indique le lieu où je pourrai me reposer et consumer ma vie à son service, car il me pèse de mener sans trêve cette vie errante ».

Ils marchèrent longtemps; la troupe était fatiguée, et saint Hervé fit jaillir une fontaine pour étancher sa soif. Enfin voici le lieu marqué par la Providence, mais c'est une terre déjà cultivée, un beau champ de blé. On fait venir le maître, nommé Innoc, et on lui demande de céder son terrain et son champ.

— « C'est bien dur, dit-il, de perdre un aussi beau champ de froment. »

— « Ne crains rien, dit Hervé, nous allons mettre en gerbes ton blé en herbe et au temps de la moisson tu auras autant de gerbes mûres ».

Ainsi fut fait et, en effet, au temps de la récolte, chacune de ces gerbes contenait trois fois plus d'épis mûrs que les gerbes coupées à maturité. Ainsi s'établit le lann de saint Hervé, aujourd'hui *Lanhouarneau*.

On voit tout de suite une différence profonde entre le monastère de saint Hervé et les premiers monastères. Ce n'est plus ici le monastère qui arrive tout constitué, ce n'est même pas le monastère qui se forme par l'arrivée de nouveaux moines autour d'un anachorète, c'est déjà *l'école monastique*. Nous voyons, autour de saint Hervé, une troupe d'enfants dont la plupart deviendront moines, pendant que d'autres retourneront dans le monde; c'est déjà la forme normale, régulière du recrutement monastique.

On voit aussi que la terre est déjà occupée: saint Hervé est obligé de parlementer avec Innoc, qui ne lui cède qu'à grand'peine le terrain dont il a besoin.

Saint Hervé se fit conduire ensuite, à travers la montagne d'Arrée, au pays de Cornouaille où il fit de nombreux miracles et où son souvenir est resté particulièrement vivant dans le pays du Porzay.

A son retour, il alla demander l'hospitalité à un Comte que l'on a identifié avec le Comte Even, le fondateur d'une des plus antiques villes du pays de Léon, *Lesneven*. Le saint le délivra d'un démon qui se cachait parmi ses serviteurs.

Le monastère fondé par saint Hervé devint vite le plus florissant et le plus célèbre du pays de Léon. Le fondateur, de plus en plus vénéré, y vécut longtemps, n'en sortant que pour prêcher au peuple la parole de Dieu et parfois aussi pour punir les grands coupables.

C'est dans ce but, en effet, qu'il prit part au concile de Ménez-Bré. Le Ménez-Bré est une des crêtes les plus élevées des montagnes d'Arrée, située entre Belle-Ile et Guingamp. On découvre de là une immense étendue de pays, un des panoramas les plus beaux de la Bretagne.

Mais Lanhouarneau est bien loin du Ménez-Bre et saint Hervé, aveugle et allant toujours nu-pieds, dit son biographe, ne pouvait marcher si fort que les autres. L'assemblée de Ménez-Bré l'attendit tout un jour, et cela montre de quelle vénération il était entouré. Un certain personnage, cependant, se permit de dire avec mépris: « Quoi, c'est pour cet aveugle que nous avons tant attendu? » Immédiatement il fut lui-même frappé de cécité. Mais, à la prière des Evêques, saint Hervé se mit en oraison, puis traçant une croix à terre avec son bâton abbatial, il ordonna de creuser en ce lieu. On vit sourdre bientôt une belle source. De l'eau miraculeuse saint Hervé lava les yeux de l'imprudent, et il lui rendit la vue. En souvenir de ce miracle, une *Chapelle* a été bâtie en l'honneur de saint Hervé. L'on peut boire encore à la fontaine qu'il fit jaillir, au sommet de la montagne.

Et l'acte de justice ensuite s'accomplit. C'est pour cela que, Evêques, Abbés, moines, chefs de plou, tierns, paysans, sont venus de tous les coins de la Bretagne. Conomor, le prince dont nous avons parlé, est reconnu coupable d'avoir assassiné le prince Iona et la princesse Trifine; il est convaincu d'autres crimes encore. Alors les Evêques et les Abbés l'anathématisent solennellement. Il est excommunié et condamné à la perte de tous ses droits et de tous ses biens. Le peuple entier ratifie la sentence et se charge de l'exécuter.

Avec son Evêque, qui était saint Houardon, saint Hervé fit route de nouveau vers son monastère. C'est de là que, plein d'ans et de mérites, vénéré de toute la Bretagne, l'humble aveugle s'en alla jouir de la lumière éternelle.

« Son corps saint, — dit Albert Le Grand, — demeura en son église de Lann Houarné jusques à l'an 878; alors pour éviter la rage des Normands, il fut porté en la Chapelle priorale du Château de Brest, où il fut jusques à l'an 1002. A cette date, le duc Geofroy 1^{er}, fils de Conan le Tort, le fit mettre en une grande châsse d'argent historiée des principales actions de sa vie, enrichie de pierreries et en fit présent à son confesseur et aumônier, Hervé, Evêque de Nantes, lequel le mit au trésor de sa cathédrale parmi les autres reliques ». Le corps de saint Hervé y demeura jusqu'à la Révolution. A ce moment toutes les reliques de la Cathédrale de Nantes ont été sauvées de la profanation; mais elles ont été si bien cachées que depuis lors on n'a pas pu les retrouver. Faisons des vœux pour qu'on découvre au plus tôt ce précieux trésor.

Cependant tout le corps de saint Hervé n'alla pas à Nantes. Son chef est vénéré à l'église Saint-Sauveur de Rennes. A Saint-Pol de Léon, la cathédrale possède aussi quelques reliques obtenues de Nantes en 1750. A Lanhouarneau on trouve son bras, qui dut y rester lors du transfert des Reliques à Brest. Enfin, chez les Dames de la Retraite de Quimperlé on possède une petite relique, qui se trouvait chez les Dominicains de cette ville avant la Révolution.

III

Nos derniers saints

Après les saint Pol, les saint Gouesnou, les saint Tugdual, les saint Hervé, il y a encore des Saints dans le Léon. — En particulier, ces malheureux princes honorés comme martyrs: Saint MILIAU, patron de Ploumiliau, aujourd'hui *Guimiliau*, la perle de la vallée de l'Elorn, avec ses sculptures sur pierres et sur bois et ses splendides bannières; — Saint MÉLAR, fils de saint Miliau, honoré particulièrement dans la *crypte de Lanmeur*, le plus ancien monument chrétien de notre pays, et à *Loc-Mélar*; — Saint SALOMON ou Saluân, honoré à *La Martyre*, et plus tard saint JUDICAËL.

Oui, après les grands Saints fondateurs, il y aura encore, — il y a encore, espérons-le, — des Saints dans le Léon; il n'y en a pas qui aient eu ce rayonnement, qui aient été canonisés par la vénération de tout un peuple.

Mais l'œuvre est faite. La croix est plantée dans le granit du Léon, on ne l'en déracinera plus.

Et d'où vient cette merveilleuse efflorescence de Saints? — Cette merveille ne s'explique pas. C'est le mystère des libéralités divines. Nous ne pouvons que remercier Dieu de cette effusion extraordinaire de grâces à la naissance d'un peuple chrétien en répétant la parole du grand Apôtre: « *O altitudo divitiarum sapientiae et scientiae Dei!*... » (1).

(1) O profondeur des richesses de la sagesse et de la science de Dieu!

Et cependant, pour comprendre l'œuvre de ces grands ouvriers, il nous faudrait pénétrer dans le « jardin secret », dans l'intimité des relations de ces âmes avec Dieu.

Essayons au moins de recueillir quelques traits de leur vie liturgique et ascétique.

IV

La Vie Liturgique de nos Saints

La question est intéressante de savoir quelle était la liturgie de nos Saints. Comment célébraient-ils la Sainte Messe? Comment récitaient-ils l'Office Divin? Comment administraient-ils les Sacrements?

I

Origines de leur liturgie

Un mot seulement sur les origines de leur liturgie.

Le christianisme dans ses conquêtes a suivi les voies romaines. La foi que les Bretons ont reçue vers l'an 250 vint de Rome en passant par la Gaule.

La liturgie de l'Eglise bretonne à ses débuts vient donc en droite ligne de Rome.

Mais les Barbares ont une première fois coupé les relations des Iles avec le centre de la chrétienté.

Un peu avant l'émigration, ces relations reprennent par saint Patrice, qui était Breton, et par saint Germain d'Auxerre.

De nouveau les communications sont interrompues par les luttes contre les Saxons païens et par l'émigration.

Pendant ces interruptions, des modifications se font dans la liturgie romaine, tandis que l'Eglise celtique reste fidèle à ses usages et à ses traditions. De

là proviennent quelques divergences, qui ne doivent pas étonner, il y en a d'autres ailleurs. Il faudra arriver au XIX^e siècle avant de réaliser l'unité liturgique.

Lorsque les relations reprendront, la liturgie romaine sera présentée aux Bretons par leurs ennemis : en Grande-Bretagne par l'apôtre des Saxons, saint Augustin de Cantorbéry ; en Armorique par les Evêques gallo-romains de la Marche franco-bretonne ; et l'on comprend des résistances.

II

Divergences et conflits

Ces divergences ne portent d'ailleurs que sur des points de discipline et de liturgie : la *date de la Pâque* et la *forme de la tonsure*.

On sait que la Fête de Pâques est le pivot de l'année liturgique. Tout le cycle des fêtes mobiles en dépend, de sorte qu'une différence dans la date de sa célébration jette la perturbation dans toute l'année ecclésiastique.

Or, nous l'avons dit, pendant longtemps les Bretons avaient comme tout l'Occident reçu les canons qui leur venaient de Rome, et, en particulier, changeant la date de Pâques avec le Pape saint Léon. Puis se produisit l'invasion saxonne qui arrêta net les rapports de l'Eglise bretonne avec le reste de la chrétienté.

A Rome, pendant ce temps, le cycle pascal est modifié à plusieurs reprises, de sorte que quand les relations reprennent, les Bretons, Bretons de Grande-Bretagne et Bretons d'Armorique, ne sont plus d'accord avec l'Eglise romaine.

Il fallut de longs efforts pour les amener à renoncer à leurs coutumes, et à la tradition reçue des ancêtres dans la foi.

Les premiers pourparlers, faits par saint Augustin de Cantorbéry, n'eurent aucun résultat. L'échec provenait moins encore de l'obstination bretonne que du sentiment patriotique : aux yeux des Bretons ce

n'était pas Rome qui se présentait en saint Augustin, mais l'apôtre des Saxons.

Sur le continent, saint Colomban, abbé de Luxeuil, lutte aussi avec vigueur pour garder sa tradition pascalle. Il écrit au Pape pour lui démontrer la valeur de son comput pascal; il écrit aux évêques gaulois réunis en Concile à Chalons-sur-Saône en 603 ; il leur demande qu'il lui soit permis de vivre en paix dans son désert en s'en tenant pour l'observation de la Pâque, à la tradition de ses ancêtres. « *Plus credo traditioni patriæ meæ* ».

Il faudra arriver jusqu'à la fin du VIII^e siècle pour voir les Bretons se soumettre enfin et terminer ainsi cette controverse pascalle.

La controverse au sujet de la tonsure marcha du même pas que la controverse pascalle.

Ce n'est qu'au IV^e siècle, semble-t-il, que se répand l'usage de la tonsure pour les clercs et les moines.

A Rome, la tonsure adoptée au VI^e siècle est celle dite « *de Saint Pierre* » : autour de la tête rasée on laisse subsister une couronne de cheveux. C'est cette tonsure que portait saint Grégoire le Grand, et c'est celle que saint Augustin et ses compagnons introduisirent en Angleterre.

Or les moines celtes avaient aussi leur tonsure, mais elle n'avait pas la forme romaine.

La tonsure celtique consistait à se raser complètement le sommet de la tête d'une oreille à l'autre en laissant cependant sur le front une demi couronne de cheveux et les cheveux étaient portés longs par derrière.

D'où venait cette tonsure celtique? — On a dit que les druides d'Irlande portaient une tonsure, que les guerriers aussi étaient tonsurés, et c'est sans doute dans une tradition nationale que les moines celtes ont trouvé cette forme de tonsure.

Toujours est-il qu'elle fut matière à longues controverses. Dom Morice nous donne la preuve qu'elle était encore en 818 la tonsure des moines de Landévennec.

L'acceptation de la Pâque romaine dans les pays bretons entraîna aussi l'adoption de la tonsure romaine.

III

Comment nos Saints célébraient la Messe

Au début les églises sont en bois.

L'autel est ordinairement en pierre; il y a des autels portatifs et le prêtre en voyage emporte sa pierre sacrée et son calice.

Les calices sont en bois, en verre, en pierre ou en bronze. Saint Colomban usait d'un calice de bronze en souvenir des clous qui percèrent les mains et les pieds du Sauveur. Il y a des calices à deux anses pour la communion des fidèles.

Les patènes sont parfois carrées.

Les cloches sont de petites cloches portatives, hautes de 15, 20 ou 30 centimètres, les seules en usage jusqu'au ix^e ou x^e siècle. La fabrication en était très simple: deux pièces de tôle ployées, rivées l'une à l'autre, de manière à obtenir une forme quadrangulaire, une poignée au sommet, un battant de fer à l'intérieur, le tout plongé dans un bain de bronze, voilà la cloche celtique. Ces clochettes servaient à appeler les moines et les fidèles à l'église. Il n'est pas certain qu'on s'en servît à la messe. Celles qui avaient été à l'usage des saints devenaient des reliques précieuses: telle celle de saint Pol de Léon.

Les livres liturgiques (Missels, Evangélistes, Psautiers) étaient souvent renfermés dans des coffrets de bois ou de métal ouvragés. Le plus ancien Missel de l'Eglise bretonne se trouve chez nous, au presbytère de Saint-Vougay: c'est le Missel de saint Vougay.

« Ce n'est plus, hélas! qu'un fragment de Missel.

Avec son format petit in-folio à deux colonnes, avec son mélange de majuscules et de minuscules, avec ses lettres ornées de dorures, avec sa notation musicale neumée, il pouvait passer en son temps pour un chef-d'œuvre de calligraphie. Mais aujourd'hui il a malheureusement perdu beaucoup de son éclat et de sa splendeur. Le temps a d'abord fait disparaître toutes les dorures, puis l'humidité a tellement dégradé un grand nombre de lettres qu'il est difficile de les distinguer à l'œil nu. Joignez à cela qu'un relieur inintelligent ou d'une insouciance sans nom a commis la double faute — et irréparable — d'abord de placer les feuillets sans aucun ordre, et ensuite de rogner, outre la marge entière, un pouce ou deux de l'écriture elle-même en haut et sur les côtés. Il résulte de cette double faute que le Missel n'offre plus aucune suite et qu'il est devenu indéchiffrable dans une bonne moitié de son tout actuel.

Enfin pour comble de malheur, ce tout lui-même ne se compose plus que de 47 feuillets; tous les autres ont disparu au cours des années par des causes qui nous sont inconnues. Tel est l'état actuel du Missel de saint Vougay ». — Dom Plaine.

Daté par les savants de la fin du x^e siècle ou du commencement du xi^e, il est le plus ancien livre liturgique de l'Eglise bretonne, il est le plus précieux manuscrit liturgique de la Bretagne.

Son texte le plus intéressant est la litanie du Samedi-Saint où figurent beaucoup de Saints bretons.

Voici les noms de ces saints :

S. Samson.	S. Samson.
S. Macute.	S. Malo.
S. Guidgual.	S. Guenaël?

S. Briocce.	S. Briec.
S. Melani.	S. Melaine.
S. Paterne.	S. Paterne.
S. Chourentine.	S. Corentin.
S. Guingaloce.	S. Guénolé.
S. Runare ou Rivare.	S. Rivoaré. (?)
S. Paulininne.	S. Pol de Léon?
S. Columbane.	S. Colomban.
S. Tutguale.	S. Tugdual.
S. Gudiane.	S. Gunthiern?
S. Becheve.	S. Vougay.
S. Lohane.	S. Laouénan.
S. Conocane.	S. Conogan.
S. Huardone.	S. Houardon.
S. Brougueladre.	S. Broladre. — Brandan. — Brévalaire.
S. Huarnueve.	S. Hervé.
S. Guidnove.	S. Gouesnou.
S. Budmaile.	S. Bothmaël.
S. Suliave.	S. Suliau.
S. Deriane.	S. Derrien.
S. Eneure.	S. Enéour. (?)
S. Teconoce.	S. Thégonnec. (?)

La hiérarchie ecclésiastique est organisée comme dans toutes les autres églises. Le pénitentiel de saint Gildas distingue les clercs séculiers des réguliers.

Pour dire la Messe ils revêtent des vêtements liturgiques; mais nous n'avons de renseignements que sur la *chasuble*, faite de pièces de différentes couleurs qui avaient pour eux, comme pour nous aujourd'hui, un sens mystique.

La Messe commençait par la *confession générale*

des péchés, suivie d'une *litanie des Saints* où se trouvaient aussi les noms des Saints celtiques.

Il semble que l'eau et le vin étaient versés dans le calice dès avant l'introït.

Venaient alors le *Gloria in excelsis* suivi de multiples oraisons ou *collectes*, puis l'*Épître*.

Ensuite le célébrant enlevait un premier voile placé sur le calice pendant qu'on chantait trois fois: *Dirigatur, Domine, oratio mea. L'Evangile* était chanté ensuite et suivi de l'*Alleluia* et du *Credo*.

À l'*Offertoire* se fait le dévoilement complet du calice, l'offrande par l'élévation du calice et de la patène. Et c'est ici que se plaçait le *Memento des morts* par la lecture des diptyques. C'était aussi sa place dans la liturgie gallicane de la Messe.

Ensuite la *Préface* et le *Sanctus* comme de nos jours.

Dans le *Canon* nous trouvons les mêmes prières qu'aujourd'hui: *Te igitur, — Memento etiam Domine* (le Memento des vivants) — *Communicantes, — Hanc igitur, — Quam oblationem, — Qui pridie, — Unde et memores.*

Dans la prière *Hanc igitur* notons ce passage: *Oblationem... quam tibi offerimus... in hac ecclesia quam famulus tuus ad honorem nominis gloriæ tuæ ædificavit, quæsumus, Domine, ut placatus suscipias, eumque atque OMNEM POPULUM AB IDOLORUM CULTURA ERIPIAS et ad te Deum verum, Patrem omnipotentem convertas* (1). Avec quel cœur nos Saints devaient

(1) Cette oblation que nous vous offrons dans cette église que votre serviteur a bâtie pour l'honneur de votre nom glorieux, nous vous prions, Seigneur, de la recevoir favorablement; retirez ce peuple et tout peuple du culte des idoles; et convertissez-les à vous, le vrai Dieu et le tout-puissant Père.

redire cette prière au milieu des populations païennes qu'ils évangélisaient !

Les traités irlandais donnent quelques détails intéressants sur la *consécration*.

Quand on chante *Accipit Jesus panem* le prêtre s'incline trois fois en signe de repentance. Il offre le pain et le vin à Dieu, et le peuple se prosterne. Que nul bruit ne se fasse alors entendre, de peur de le troubler, car il ne faut pas que son esprit soit détourné de Dieu durant cette prière: c'est pour cela qu'on l'appelle *periculosa oratio* « la prière périlleuse ». Le mot *periculum* était écrit parfois dans la marge des missels en regard des paroles de la consécration, pour éveiller l'attention du prêtre ; un pénitentiel inflige une pénitence de cinquante coups de discipline au prêtre qui aurait « bronché » une fois en prononçant la *periculosa oratio*.

A la place actuelle de notre Memento des Morts, se place une longue litanie de saints de l'Ancien et du Nouveau Testament (1).

Dans les anciens Missels irlandais, saint Patrice figure parmi les Saints mentionnés au *Nobis quoque peccatoribus*, comme il prend la place de saint André au *Libera nos* qui suit le Pater. Il est probable qu'en Bretagne les églises mettaient là aussi le nom de leurs Saints patrons.

Après le *Per quem hæc omnia...* une rubrique disait: « Ici les oblats sont élevés au-dessus du calice — (c'est la petite élévation d'aujourd'hui) — et la moitié du pain est plongée dans le calice ». C'est

(1) On ne trouve cette litanie que dans le Missel de Stowe (Diet. col. 3014).

peut-être le rite de l'*intinction*, pratiqué dans la liturgie syrienne.

Vient alors la *fraction du pain*, placée avant le Pater suivant l'usage gallican et l'usage romain antérieur à saint Grégoire. Un répons l'accompagne, commençant par ces mots: *Cognoverunt Dominum, alleluia, in fractione panis, alleluia*.

Puis avait lieu le rite de la *cofraction du pain*: quand c'était un simple prêtre qui célébrait et quand il y avait un autre prêtre dans l'assistance, celui-ci s'approchait du célébrant et rompait avec lui le Corps du Seigneur. Quand c'était un Evêque, il rompait seul l'Hostie.

La fraction se faisait sur la patène. On divisait l'hostie en un nombre de parcelles qui variait suivant l'importance de la fête. On devait arriver jusqu'à soixante-six parcelles aux fêtes de Pâques, de Noël et de la Pentecôte, et les parcelles devaient être rangées sur la patène suivant un ordre très compliqué.

Ici se place le *Pater* avec son prologue actuel, puis le *Libera nos* et le *baiser de paix*: « *dat sibi populus pacem* ».

Viennent ensuite la *commixtion*, l'*Agnus Dei* et la *Communion*. Les fidèles communient sous les deux espèces, sous l'espèce du vin au moyen d'un chalumeau d'or.

Suit la Postcommunion, et le renvoi se fait par ces mots: *Missa acta est...* ou *In pace*.

La plupart des rites qui diffèrent de nos rites actuels sont apparentés à la liturgie gallicane.

C'est ainsi que nos Saints disaient la Sainte Messe, avec peut-être quelques légères variantes, puisque nous n'avons guère pour nous renseigner que des documents irlandais.

IV

Comment nos Saints récitait l'Office divin

Saint Bernard nous dit que la *laus perennis* était en vigueur depuis une époque très ancienne dans les monastères de Bretagne et d'Irlande.

L'office comprenait les mêmes *Heures canoniales* que de nos jours. Chacune des Heures avait une signification mystique (1).

Il est interdit de bailler, de cracher, d'éternuer et même de tousser. La règle austère de saint Colomban punit de six coups de discipline celui qui n'aura pas réussi à comprimer sa toux au début d'un psaume.

Tout le psautier devait passer dans l'office du jour, mais comment cet office était-il ordonné? — C'est encore la règle de saint Colomban qui nous renseigne le mieux; mais il pouvait y avoir des divergences d'un monastère à l'autre.

La plus longue des Heures est celle des *Laudes* (Matutine laudes). Pour cette heure saint Colomban distingue entre les cinq premières nuits de la semaine et les nuits qui précèdent le samedi et le dimanche. Ces deux dernières, du 1^{er} novembre au 25 mars, comportent, à Laudes, 75 psaumes et 25 antiennes, une antienne par groupe de trois psaumes. Du 25 mars au 24 juin on retranche chaque semaine une antienne et 3 psaumes, de sorte que, à la date du 24 juin, il ne reste plus que 12 antiennes et 36 psaumes. C'est le minimum. Les nuits s'allongeant à

(1) Dict. col. 3015.

partir du 24 juin, on ajoute chaque semaine une antienne et 3 psaumes pour arriver, au 1^{er} novembre, au nombre fixé pour l'hiver de 25 antiennes et de 75 psaumes.

Pour les cinq premières nuits de la semaine, les *Laudes* comprennent 24 psaumes pour l'été, et 36 psaumes pour l'hiver.

Les *Heures du jour*, qui se récitent tantôt à l'église, tantôt aux champs, se composent de trois psaumes terminés par six suffrages: 1°) pro peccatis nostris; 2°) pro omni populo christiano; 3°) pro sacerdotibus etc...; 4°) pro elemosynas facientibus; 5°) pro pace regum; 6°) pro inimicis.

Les *Vêpres*, l'*office ad initium noctis* qui était probablement nos Complies, et l'*office ad medium noctis* qui étaient les Matines avaient 12 psaumes.

Chaque psaume récité à l'église était suivi d'une profonde inclination ou d'une prosternation et parfois de la récitation du verset *Deus in adjutorium*.

Le *Te Deum* est chanté le dimanche, le *Gloria in excelsis* à Vêpres et à Matines; d'autres hymnes sont assignées aux autres heures.

Un vers d'une ancienne hymne: *Bis per chorum hinc et inde collaudemus Mariæ*, semble indiquer que dans les monastères bretons on pratiquait la *psalmodie alternée*.

Comment nos Saints administraient les sacrements

Quelles sont les prescriptions du *Rituel celtique* pour l'administration des Sacrements ?

Le Baptême est probablement donné *par immersion*. Il n'est pas certain que plusieurs de nos cuves baptismales en pierre n'aient pas servi à la triple immersion baptismale des adultes païens baptisés par nos Saints (1).

Le baptisé est revêtu de vêtements blancs; on lui lave les pieds; le front reçoit la triple onction du Saint-Chrême.

La Confirmation, sur laquelle nous n'avons pas de renseignements précis, est appelée parfois la *consumation*.

L'Eucharistie est distribuée par les prêtres et par les diacres aux moines et aux fidèles, sous les deux espèces.

Tout fidèle doit communier à Pâques. En dehors de là quelle était la fréquence des communions ? — Nous l'ignorons. Cependant un document d'origine galloise du ix^e ou x^e siècle nous dit que les Bretons, dans leur lutte contre les Saxons, communient avant le combat.

L'Eucharistie est portée aux malades, et peut-être sous les deux espèces.

(1) Voir Dict. Arch. et Lit., col. 3019: en note, « l'écuelle de saint Samson ».

Les prêtres et les moines emportent l'Eucharistie en voyage ou aux champs, renfermée dans le *chrismale*, petite custode suspendue au cou sous les vêtements.

La Pénitence, quoi qu'en aient dit les Protestants, existait alors avec ses trois éléments: confession, contrition, satisfaction.

Les règles monastiques parlent de confessions fréquentes, et les moines attirent les peuples *ad medicamenta poenitentiae*. Le confesseur est appelé « l'ami de l'âme ». La contrition, sentiment tout intime et délicat, se laisse pourtant reconnaître. Quant à la satisfaction, elle est minutieusement déterminée dans les *pénitentiels* qui sont nés en Irlande et en Bretagne, d'où ils se sont répandus sur le continent.

On a soutenu que notre *Confiteor*, qui dans ses anciennes formes était beaucoup plus développé, serait d'origine celtique.

L'Extrême-Onction, d'après les anciens Rituels, précédait l'administration du saint viatique. La formule donnée par l'un d'eux est celle-ci: *Ungo te de oleo sanctificato ut salveris in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti*.

Les rites essentiels du Sacrement de l'Ordre sont les mêmes qu'aujourd'hui. La consécration épiscopale est donnée, chez les Bretons, par un seul évêque, il est donc probable que saint Pol a consacré lui-même Jaoua et Ketomeren. Une autre coutume voulait que dans la même cérémonie trois évêques fussent ordonnés par trois consécrateurs différents.

Pour le *Mariage* il n'est pas question de bénédiction nuptiale.

Tous les anciens documents proclament déjà le

zèle des Celtes à prier pour *leurs morts*. Un pénitentiel règle ainsi les messes pour les défunts: pour un moine, on offre le sacrifice le jour de l'enterrement, le troisième jour et ensuite aussi souvent que l'Abbé le permet; pour les séculiers, trois fois l'an: le troisième, le septième et le trentième jour. On peut donc dire que nos Services de huitaine et du bout de l'an remontent jusque là.

Il y avait aussi des *formules d'exorcismes*, de *bénédictions et de malédictions*. La paroisse Saint-Melaine de Morlaix présentait autrefois à la vénération des fidèles le « *Livre des exorcismes* » de saint Hervé. — On bénissait de la main droite, et on maudissait ou *excommunait* soit en élevant la main gauche, soit en frappant du bâton la clochette: « La malédiction sort de la cloche », disait-on.

Le latin est la langue liturgique. Mais le latin ne supplante pas la langue nationale comme cela arriva en Gaule. Nos Saints ont prêché en breton, et ils ont sans doute aussi écrit en breton des hymnes, des prières, des poésies religieuses, voire des sermons; mais rien de tout cela n'est arrivé jusqu'à nous.

— ~~fin~~ —

V

La Vie Ascétique de nos Saints

I

Le monastère breton

Un regard d'abord sur le cadre extérieur.

Il ne faut pas se représenter nos monastères bretons des v^e et vi^e siècles comme nos belles abbayes du Moyen-Age, avec leurs bâtiments élevés et spacieux, harmonieusement assemblés autour de leur cloître central.

Le *monastère breton* est bien plus primitif et plus simple. Autour d'une *église en bois*, de dimensions fort restreintes, s'élèvent les cabanes des moines. Chaque moine a sa *logette séparée*; mais comme tous mangent en commun, un bâtiment plus grand leur sert de *réfectoire*; tout près se trouve la *cuisine* et aussi le logis des étrangers, l'*hôtellerie*, car les moines voyagent beaucoup et les monastères sont le seul refuge de tous les voyageurs.

La cellule de l'Abbé s'élève un peu en arrière, sur une petite éminence; elle domine et permet de surveiller toute la communauté. — Tous ces bâtiments s'élèvent plus ou moins régulièrement autour d'une cour centrale qu'on appelle le *placis*, et qui deviendra plus tard la cour intérieure de l'abbaye avec son cloître.

L'ensemble de ces constructions est entouré d'un *vallum* circulaire, rempart de terre ou de pierre précédé d'un fossé: c'est à la fois la clôture et la défense du monastère. — Souvent les moines s'établissaient dans d'anciens ouvrages romains, — les *castels* — comme saint Pol l'a fait à Castel-Pol et probablement à l'île de Batz: ils n'avaient qu'à relever les remparts plus ou moins ébréchés.

En dehors de cette enceinte on trouve les dépendances du monastère, l'écurie, l'étable, le grenier, le four à sécher le grain, le moulin, la forge et la charpenterie.

Tous ces bâtiments *sont en bois*; quelques troncs d'arbres sciés en deux dans le sens de la longueur, ajustés ensuite côte à côte, l'écorce en dehors, une poutre en bas pour faire la plinthe, une autre en haut comme entablement; par-dessus, un toit de chaume ou de roseaux; des mottes de gazon ou des bouchons de paille dans les interstices des murs, c'était tout ce qu'il fallait pour construire le monastère celtique.

Rarement, et surtout au bord de la mer ou dans les îles où le bois manque, les constructions sont en pierres. Les vitres sont inconnues.

Tout cela était vite fait: on avait sous la main les matériaux, les outils, les ouvriers, et l'on comprend que les monastères aient pu se multiplier facilement.

Tel est le village monastique autour duquel s'est formée le plus souvent la paroisse bretonne.

Le *personnel du monastère* est plus ou moins nombreux. Nous avons vu dans l'histoire de saint Pol et de saint Tugdual que la famille monastique est parfois considérable.

A sa tête est l'Abbé, qu'on appelle abbas, pater,

pabu. — Il porte le bâton pastoral. Ses moines ne l'abordent qu'en se prosternant devant lui et ne lui parlent qu'avec sa permission. Tous ses ordres sont pleinement et scrupuleusement obéis, parce qu'ils sont pour ses moines la volonté même de Dieu. Il est élu à vie par les moines; parfois, avant de mourir, l'Abbé désigne lui-même son successeur, ou bien, s'il a des parents parmi les moines, c'est parmi ces parents que le successeur sera choisi. C'est l'organisation celtique de la famille qui garde ses influences, même dans le cloître.

Pour aider l'Abbé, et choisi par lui, il y a un *économe*, un chef de moines, sorte de prieur, chargé surtout de l'administration temporelle du monastère. Nous avons vu saint Thégonnec remplir ces fonctions sous saint Pol.

Au-dessous de l'économe, dépendant de lui, sont les chefs des différents services.

La famille monastique comprend des moines prêtres, des moines frères, des ouvriers et des serviteurs, des novices et des écoliers.

Quel est l'habit de ces moines? — Il ne diffère guère de l'habit d'aujourd'hui. Ils portent la *tunique*, vêtement de dessous, long, parfois de couleur blanche, et la *coule*, sorte de pèlerine de grosse étoffe de laine munie d'un capuchon; ils sont habituellement chaussés de sandales. La coule ou le manteau est parfois en peau de chèvre ou de mouton — ce qui ne les différencie pas des laïques, qui sont habillés de même.

Quand ils voyagent ils portent le bourdon des pèlerins et, dans un sachet attaché à l'épaule, le manuscrit des Saintes Ecritures ou au moins le Psautier.

II

La règle monastique

La *règle monastique* est la même dans tous les monastères bretons. Il y a bien quelques variations de discipline, et nous voyons parfois un moine passer d'un monastère à un autre parce que la règle y est plus sévère, mais le fond demeure le même.

Et la règle est observée avec amour. Ces moines du Léon chanteraient volontiers les louanges de leur règle comme le faisaient les copistes de Bangor écrivant en marge de leur Antiphonaire :

*Bangor bona regula,
Recta atque divina.
Stricta, sancta, sedula,
Summa, justa, ac mira.*

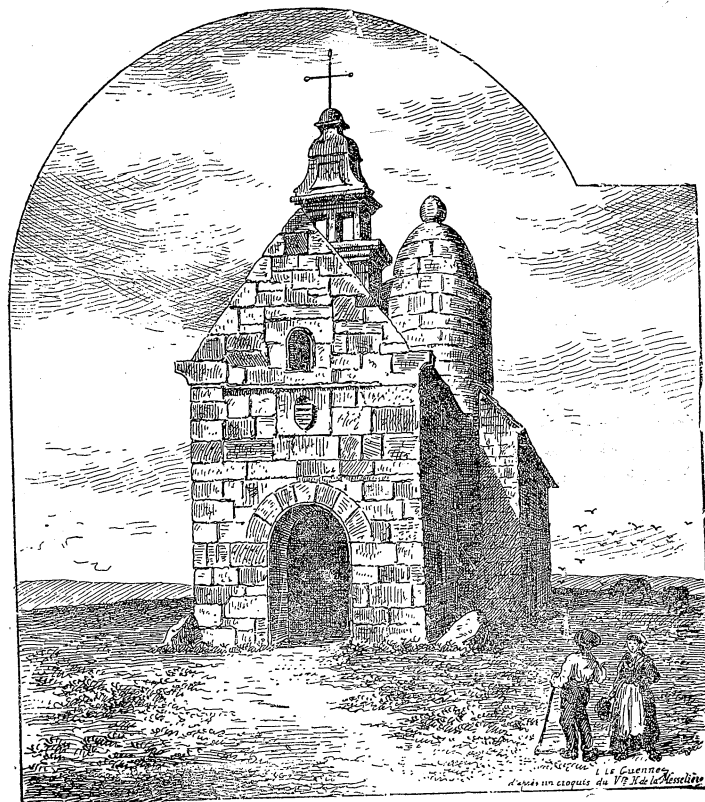
A Bangor la règle est bonne,
Droite et Divine,
Stricte, sainte, attentive,
Haute, juste, admirable.

Les moines bretons observent strictement les trois obligations fondamentales de toute vie monastique : *obéissance, pauvreté, chasteté*.

« L'obéissance à tous les ordres de l'Abbé doit être sans défaillance », dit la Vie de saint David. Tout retard, tout manquement est aussitôt puni de jeûnes prolongés.

Le détachement des biens de ce monde est complet, la pauvreté est absolue, le moine n'a rien en propre. A saint Pol qui lui demande de lui céder sa cabane, un de ses moines répond : « Très bon maître, tout ce que j'ai ou pourrai avoir est à vous et tout ce que vous avez est à moi ».

La chasteté est gardée avec vigilance. Les Statuts pénitentiaux édictent les peines les plus sévères pour les moindres infractions, et cette vertu est surtout



Chapelle Saint-Hervé sur le Menez-Breiz
(Pedernek, Côtes-du-Nord)

protégée par le travail et les macérations dont nous allons parler.

Le moine s'engage par des *vœux perpétuels* à pratiquer ces trois vertus. Saint Gildas vitupère un roi de Cambrie qui, après s'être fait moine, a renié sa promesse faite cependant *coram omnipotentī Deo, angelicis vultibus humanisque* (1).

L'entrée des monastères est absolument interdite aux femmes. Il est noté, dans sa Vie, que saint Gouesnou était particulièrement vigilant sur ce point; et l'historien de saint Guénolé, écrivant vers 880, dit que « en vertu de la loi portée par saint Guénolé, jamais femme n'a encore franchi la clôture du couvent de Landévennec ».

La division de la journée, entre le *travail*, l'*étude*, la *prière*, est le fonds commun des règles monastiques.

Le travail, en effet, pour les moines comme pour tout chrétien, est la première des mortifications.

Mais quel travail font-ils? — Nous avons vu dans quel état ils trouvent l'Armorique. Pour fonder une société nouvelle sur les ruines de la civilisation romaine, le premier labeur qui s'impose est de retourner cette terre qui ne produit que des forêts, des ronces et des épines, et de l'obliger à produire des moissons. Aussi voyons-nous presque tous nos Saints s'attaquer à la forêt et aux landes, y tailler des clairières, faire jaillir les sources qui fécondent, creuser la terre et, comme saint Goulven, la transformer en or.

(1) En présence de Dieu tout-puissant, à la face des Anges et des hommes.

Ce labeur est dur, et parfois les moines le rendent plus pénible encore en renonçant au concours des animaux: « Que chacun, prescrit saint David, soit à lui-même son propre bœuf ». Nous avons vu cependant saint Hervé y assujettir son loup.

Et tous les moines doivent prendre part au rude labeur, tous doivent savoir un métier. Aucune supériorité intellectuelle n'en exempte: saint Gildas, le Docteur de la Bretagne et de l'Irlande, était un excellent fondeur en métaux. Et si l'on est ouvrier habile, il faut se prémunir contre l'orgueil, comme le recommande à ses disciples saint Budoc, l'abbé de l'île Lavré, le maître de saint Guénolé.

Les moines travaillent encore le bois, le cuir, les métaux. Ils font des croix de chêne qu'ils recouvrent parfois de lamelles d'argent, de cuivre ou de bronze, ils décorent les bâtons pastoraux, ils fondent les calices et les cloches.

Et surtout ils copient les manuscrits, tant profanes que sacrés: les livres bibliques, les Psautiers, les Evangéliaires, les Missels, les traités des Pères, et aussi les traités de grammaire, les livres de sciences de ce temps et les ouvrages des anciens de la Grèce et de Rome.

C'est là le travail le plus distingué, les princes même ne dédaignent pas de s'y adonner: témoin Withur copiant l'Evangile à l'île de Batz. Aussi les scribes sont des personnages, qui font suivre leur signature de leur qualité de *scriba*.

Mais sous les ordres du maître scribe, travaille dans le scriptorium du monastère tout un groupe de copistes qui trouvent parfois que le labeur est pénible. Volontiers ils prennent pour confident de leurs

impressions le parchemin sur lequel ils peignent, et nous trouvons dans les marges des réflexions comme celles-ci: « *Tres digiti scribunt, sed totum corpus laborat* ». « *Sicut naviganti dulcis est portus, ita scriptori novissimus versus* », ou bien encore des invocations encourageantes: « *Pro te, Christe, hæc scripsi; Manus mea; Sancta Virgo; Patricie, adjuva!* » (1)

Les scribes se plaignent aussi parfois de la rugosité du parchemin; il était fait de peau de mouton, de veau ou de chèvre. Ils se servent de la plume de cygne, d'oie ou de corbeau.

Les scribes sont aussi des *miniaturistes*, ils ornent surtout les livres sacrés, les Psautiers et les Evangéliaires. Les dessins sont exécutés à la plume et remplis de couleurs au pinceau, en teintes plates, avec une sûreté de main prodigieuse.

La prière — publique et privée — prenait une large part de la journée des moines bretons.

Ce sont les *Psaumes*, que saint Hervé savait par cœur de si bonne heure, qui forment la base essentielle de leurs oraisons.

Aux prières liturgiques, aux offices multiples et prolongés, nos moines ajoutent de longues prières vocales qu'ils appellent les « *loricæ* », « cuirasses spirituelles » et qui portent les noms des Saints qui les ont composées. Il y a la « *lorica* » de saint Patrice, la « *lorica* » de saint Gildas, etc... Chacun les choisit,

(1) Trois doigts écrivent, mais tout le corps peine. — Comme au navigateur le port est doux, ainsi au scribe le dernier vers. — C'est pour toi, ô Christ, que j'ai écrit ces lignes! — Oh! ma main! — Sainte Vierge, Saint Patrice, au secours!

les dit — ou les compose — suivant les inspirations de sa dévotion personnelle. Ce sont de longues litanies de prières adressées à tous les Saints, entremêlées d'invocations ardentes, de demandes instantes de protection contre tous les dangers spirituels et corporels minutieusement énumérés, le tout entrecoupé d'élans pieux, de vifs sentiments de repentir et d'effusions personnelles adressées à Notre-Seigneur et aux Saints.

C'est dans ces « loricæ », qui jouirent d'une longue popularité et furent reçues ou imitées sur le continent, que se révèle le mieux le caractère spécial de la piété celtique. On peut en trouver des restes dans les longues prières du soir dans nos campagnes bretonnes; leur caractère, c'est la *supplication* et l'*instance* de la prière.



III

Les austérités de nos Saints

Ces longues et instantes prières sont accompagnées de gestes d'adoration, de *prosternation*, et de *généflexions*. La prostration leur vient des moines d'Orient, qui en usaient beaucoup, comme le font encore les moines du Mont-Athos. La vie de saint Patrice nous le montre, dans une circonstance, se livrant à un jeûne de trois jours et de trois nuits, accompagné de cent oraisons et de continuelles *généflexions* et *prosternations*.

Leurs longues oraisons, ils les font souvent *les bras en croix*, à genoux ou debout, et ce n'est pas là une insignifiante mortification. — La légende s'est emparée de cette forme de mortification chère aux Celtes et nous montre l'un d'eux priant les bras en croix, ravi en extase, et les oiseaux perchés sur ses mains et sur sa tête. Un autre même serait resté ainsi durant sept ans, et les oiseaux auraient bâti leurs nids dans ses mains... Cette poésie montre bien, du moins, la popularité dont jouissait cette forme de mortification...

Une autre forme de mortification tout à fait spéciale aux moines bretons c'est le *bain pénitentiel*. Il consiste à s'immerger plus ou moins dans un cours d'eau ou un étang et à demeurer là, dans le saisissement du froid, plus ou moins longtemps, en récitant des psaumes ou des « loricæ ». Cette mortification était particulièrement en usage au monastère de saint Iltud; elle fut apportée par ses disciples sur notre terre du Léon. On voit bien saint Bernard recourir à

ce moyen pour vaincre une tentation de la chair. Au ^{xvii}^e siècle, le pénitent breton, Pierre de Kériolet, en fait autant dans le même but, mais ce ne sont là que des mortifications extraordinaires, occasionnelles. Dans l'ascèse des moines bretons, c'est une pratique habituelle, c'est un point de la règle, c'est une pénitence imposée pour certaines fautes.

A ces mortifications dans le travail et dans la prière, s'ajoute la mortification dans la *nourriture*.

Et d'abord, nos moines bretons s'en abstiennent tant qu'ils peuvent. Dans certains monastères, le jeûne est perpétuel. Saint Colomban dit dans sa règle: « De même que l'on doit prier chaque jour, chaque jour on doit jeûner ». — Et l'unique repas a lieu seulement avant none, vers 3 heures du soir, excepté le mercredi et le vendredi où l'on attendra après none et même après vêpres, c'est-à-dire après 6 heures du soir.

Les moines se lèvent à minuit pour chanter matines, se recouchent tout habillés sur la botte de foin qui leur sert de lit, et se relèvent au chant du coq pour chanter laudes, restent en prières jusqu'à 8 heures, vont alors à leur travail — et nous avons vu quel travail! Ils n'en reviennent que pour none, vers 3 heures, s'adonnent à l'étude, à la transcription des livres, à la méditation, jusqu'à l'unique repas qu'ils prennent à ce moment ou après vêpres.

Et les meilleurs, les Saints, ne se contentent pas encore de ces pieux excès: « Saint Pol, nous dit son biographe, restait deux ou trois jours sans manger ». Ce ne sont là, toutefois, que des austérités extraordinaires que les hagiographes mentionnent à la gloire de leurs héros.

Dans certains monastères cependant, les moines prennent une légère réfection le matin; ainsi à Lann Itud, d'après la vie de saint Samson, ils prenaient après tierce une boisson fortifiante.

Et quelle est leur nourriture? — Du pain, parfois du pain biscuit, du lait, des œufs, du poisson, des légumes, tel est le régime ordinaire. Le dimanche, les jours de fête, quand un hôte important s'asseyait à leur table, l'ordinaire s'améliore légèrement, c'est la « *consolatio cibi* », dont parlent les documents et qui consiste peut-être en un plat de viande de bœuf ou de mouton.

Mais là encore les Saints mettent des restrictions: Saint Guénolé et saint Gildas ne mangent avec leur pain, dont la farine est mêlée de cendre, que des légumes ou du cresson (*fontanæ herbæ*). Gildas s'abstient encore de lait et de miel, Guénolé n'use de fromage et de poisson que le samedi et le dimanche, en l'honneur de la Résurrection du Seigneur. Saint Pol, sur la semaine, mange son pain sec avec un peu de sel ou trempé dans l'eau; le dimanche et les jours de fête il y joint quelques petits poissons.

De telles privations supportées par des hommes qui vivent dans les âpres climats du nord, nous font toucher un héroïsme qui nous stupéfie et nous émeut à la fois, car ils sont de notre race et de notre sang.

Avec toutes ces austérités, la vie de communauté leur paraît encore trop douce et ils se retirent dans la solitude, — dans le *désert* — pour satisfaire plus complètement leur soif de mortification. C'est là, dans leur cellule de pénitence — leur *peniti* — qu'ils atteignent les sommets de la contemplation et de la

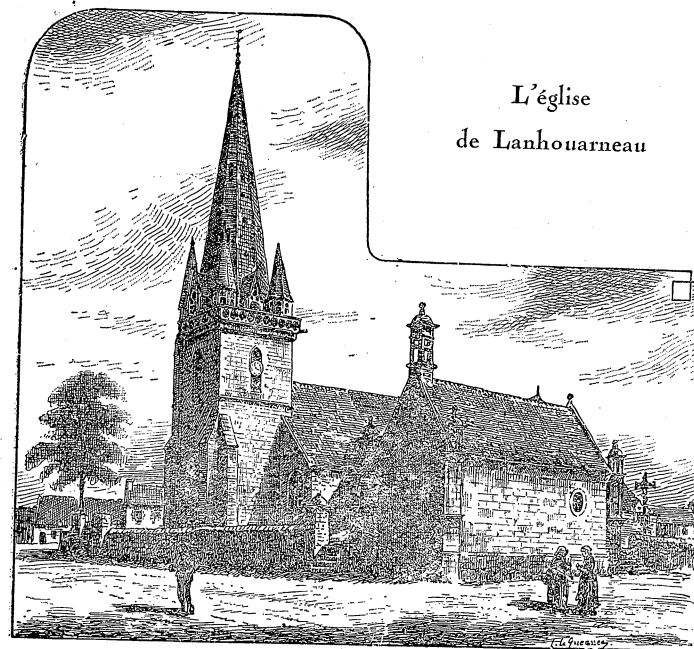
sainteté, et c'est là que la vénération des peuples va les chercher pour les mettre à leur tête.

A tous ces renoncements, il ne reste plus qu'un seul à ajouter: renoncer à sa famille, à son monastère, à son pays, tout quitter vraiment pour suivre le Maître, pour aller prêcher son amour et sa loi aux peuples qui l'ignorent; et c'est ce qu'ils font, les uns après les autres, pour apporter à l'Armorique la foi et les vertus dont elle vit encore.

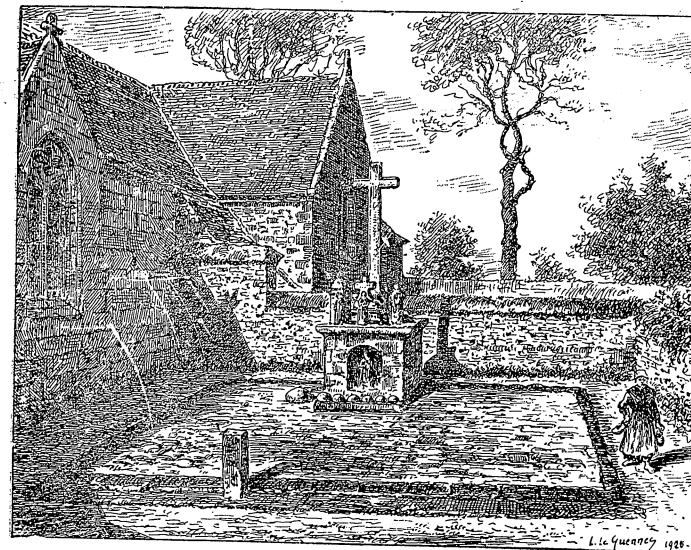
S'il est vrai, comme on l'a dit (1), « qu'il y a deux lignées de Saints qui personnifient, l'une, l'action affectueuse et tendre, l'autre, l'action énergique et l'esprit d'apostolat ardent », c'est bien plutôt à cette seconde lignée que se rattachent nos Saints bretons. N'ayant pas été conviés aux gloires du martyr sanglant, « le martyr rouge », comme ils l'appelaient, ils ont voulu prendre leur revanche en se vouant aux plus rigoureux sacrifices, ils ont répandu au loin l'amour du Christ en crucifiant leur chair dans le lent martyr de la pénitence.

Telle fut la vie religieuse des moines d'Occident, telle fut la vie des Saints qui ont fondé la plupart des paroisses du Léon. Faut-il s'étonner que l'œuvre qui avait de pareils fondements ait duré?

(1) Joly, *Psychologie des Saints*.



L'église
de Lanhouarneau



Le Cimetière des Saints à Lanrivouré

CONCLUSION

En terminant, rappelons un mot de saint Colomban :
« *Totum volui dicere in brevi, totum non potui* » ;
« j'ai voulu tout dire brièvement, mais je n'ai guère réussi ».

Il resterait en effet beaucoup à dire sur nos Saints bretons. Puissé-je au moins avoir éveillé au cœur des Bretons et aussi des autres lecteurs un peu de sympathie, — et pourquoi pas de dévotion? — pour les Saints de chez nous !

Rendons-leur justice d'abord. Ne permettons pas qu'on attribue à d'autres ce qui leur revient à tant de titres. « Dans l'œuvre civilisatrice qui fonda cette nation, dit l'historien de la Bretagne, M. de la Borderie, la *première part* revient à l'idée chrétienne et à la discipline monastique; les promoteurs, les conducteurs, les premiers agents de cette œuvre sont les évêques et les moines venus d'outre-mer ».

Et cependant ne les faisons pas plus grands qu'ils ne sont, ils seraient les premiers à nous le défendre. Ils restent des humbles. Aucun d'eux ne reçoit les honneurs du culte public dans l'Eglise universelle.

Raison de plus pour que nous, les héritiers de leurs prières et de leurs labeurs, nous leur soyons fidèlement reconnaissants. « La fondation du peuple breton d'Armorique, écrit encore M. de la Borderie, est

l'œuvre de nos vieux Saints et de nos vieux moines bretons. Dans l'histoire des choses humaines, cette œuvre leur assure une gloire ineffaçable et dans le cœur de tout Breton une reconnaissance mêlée de respect et de tendresse, toujours vivante ». — Oui, ce sont là les sentiments qui jaillissent naturellement du cœur quand on approche ces âmes d'un peu plus près.

Comme on se sent petit à côté de ces géants de la pénitence, de la prière et du travail ! Nous ne sommes pas dignes de délier les cordons de leurs sandales ou de laver leurs pieds nus, nous devrions baiser partout, sur le sol du Léon, la trace de leurs pas !...

Comme ils ont eu raison, nos ancêtres, d'élever à nos Saints ces reliquaires de granit qui s'appellent les églises de Goulven, de Gouesnou, de Saint-Pol de Léon, de Saint-Thégonnec, de Guimiliau, et tant d'autres !... Doucement, avec amour, ils les ont ciselés, et le chant des marteaux scandait le cantique qui montait du cœur en l'honneur du Saint Patron.

Si nous ne pouvons plus aujourd'hui leur élever ces merveilles, que nos cœurs du moins restent fidèles. Tout ici nous parle encore de nos Saints. Des Gaulois il reste les menhirs, les dolmens, les tumulus ; des Romains, quelques pans de mur et quelques tronçons de route, mais de nos Saints le souvenir est partout. Oui, tout ici parle d'eux : les villes et les bourgades qui portent encore leurs noms, les églises et les chapelles bâties en leur honneur, les calvaires et les fontaines, et surtout la foi, les vertus, les traditions qu'ils ont gravées dans les âmes.

Qu'ils restent chez nous, nos Saints, qu'ils continuent à modeler la race et à tremper les âmes !...

Vous savez ce qui se passe dans toutes les fermes du Léon.

Lorsqu'au soir de la rude journée, tout le monde est réuni autour du grand foyer, le chef de famille ouvre un livre vénérable qui a vu parfois plusieurs générations. Il lit la *Vie des Saints* et voici que les vieux Saints surgissent, ils parlent de nouveau à leurs enfants dans la langue dans laquelle ils ont autrefois prêché à leurs pères, et, la lecture finie, les Saints s'en vont en redisant à ces âmes la parole du grand saint Paul : « Devant le Seigneur Jésus, c'est vous qui êtes notre gloire et notre joie ! *Vos enim estis gloria nostra et gaudium* ».

Puissent-ils toujours, en toute vérité, redire ces paroles à leurs enfants du Léon, ceux qui sont toujours les PÈRES DE LA PATRIE AU BRO-LÉON !



— — IMPRIMERIE — —

4, Rue du Château - BREST

[illegible]